

NOM : BAGLIVO

Prénom : Laura

Matricule : S102840

Filière d'études : Master en Sociologie et Anthropologie

Mémoire

Partir pour mieux revenir ?
Analyse multidimensionnelle des motivations de mobilité
touristique des jeunes backpackers belges et français dans une
transversalité temporelle du voyage

Promoteur :

Bruno FRERE

Lecteur :

Antonin LOUIS

Lecteur :

Charitini KARAKOSTAKI

REMERCIEMENTS

Pour la réalisation de ce mémoire, il semble important de remercier un grand nombre de personnes, sans qui il n'aurait pas été possible de rédiger cet écrit.

Dans un premier temps, les remerciements se tournent vers Monsieur le Professeur Bruno Frère, qui a accepté d'encadrer ce travail dès les prémices, de conseiller et de se montrer à l'écoute dès les moindres hésitations et questionnements. Merci également aux membres du jury et lecteurs Madame Charitini Karakostaki et Monsieur Antonin Louis, pour la démonstration de leur disponibilité, leur bienveillance et leur compréhension ainsi que pour l'attention qu'ils ont portée à ce travail.

Ensuite, merci à toutes ces personnes qui ont contribué activement à l'écriture de ce mémoire. Nombreux furent-ils et furent-elles à participer à l'enquête de manière spontanée et enthousiaste. Leurs réponses, leur générosité et leur dynamisme nous auront appris énormément, que ce soit en rapport avec ce travail mais également en termes de développement personnel. Nous voudrions plus personnellement remercier l'un de nos backpackers intervenants, Jérémy, qui nous a offert la possibilité de nous mettre en contact avec près de la moitié des répondants, son aide fut précieuse.

Nous tenons, en outre, à exprimer toute gratitude aux personnes qui ont relu et corrigé ce travail, tant nous savons que la tâche peut parfois être contraignante. Merci de vous être manifestés sans que nous ayons eu le besoin de vous le demander, et merci d'y avoir consacré de votre temps.

Enfin, des remerciements se porteront vers la famille, les amis, les collègues et toutes les autres personnes avec qui des discours informels sur ce travail ont pu être tenus. Ils auront autant aiguillé qu'aidé à l'écriture, mais surtout, leur soutien, leur réconfort et leur gentillesse auront été inégalables.

TABLE DES MATIERES

1. Introduction.....	5
2. Définitions.....	8
2.1. Comment définir le backpacking ?.....	8
2.2. Définitions des concepts de mobilité, tourisme, migration et expatriation.....	8
2.3. Définition du terme « backpacker ».....	9
2.4. Caractéristiques du backpacker.....	11
2.5. Pratiques du backpacker.....	12
2.6. Valeurs du backpacker.....	13
2.7. L’habitus du Backpacker.....	13
2.8. En quoi les backpackers se différencient-ils des touristes ?.....	14
2.9. Sous-catégories du backpacking.....	15
2.10. Historique du backpacking.....	16
3. Problématisation.....	18
4. Méthodologie et concepts sociologiques et anthropologiques.....	21
4.1. Méthodologie.....	21
4.2. Concepts sociologiques et anthropologiques.....	23
5. Raisons de départ des jeunes backpackers belges et français.....	25
5.1. Le départ comme apprentissage intellectuel, culturel et développement du réseau interpersonnel.....	25
5.2. Le départ pour des besoins personnels face à une crise existentielle et des envies de changement.....	26
5.3. Le départ visant une quête identitaire.....	28
5.4. Le départ dans un « souci de soi », pour se retrouver en état de sous-consommation et de désaliénation.....	31
5.5. Le départ dans un rejet (critique) de la société.....	32
5.6. Découvertes théoriques et empiriques complétant les motivations de départ non-hypothétisées.....	33
5.7. Récapitulatif des motivations de départ.....	34
6. L’expérience du backpacking vécue sur place.....	35
6.1. Activités, rythmes et attentes.....	35
6.2. La déconnexion en voyage.....	37
6.3. Un besoin de conservation de souvenirs.....	38
6.4. Quels types d’interactions sociales ?.....	39
6.5. Expérience d’un choc culturel ou d’une confusion culturelle ?.....	40
7. Les raisons de retour des jeunes backpackers belges et français et les conséquences intégrées du voyage.....	43
7.1. Le domicile comme « point d’ancrage ».....	43
7.2. Rentrer pour une carrière.....	45
7.3. Rentrer pour retrouver un certain confort.....	48
7.4. Quels sont les sentiments au retour et quel seraient les conséquences du voyage sur l’individu ?.....	50
8. Corrélation entre les motivations de départ et les motivations de retour.....	53
8.1. Les voyageurs « court terme ».....	53
8.2. Les voyageurs « moyen-long terme ».....	55
8.3. Les voyageurs « long terme ».....	57
9. Conclusion.....	60
10. Bibliographie.....	64

1. Introduction

Le tourisme s'étend fortement depuis ces vingt dernières années et se diversifie dans ses pratiques, à tel point qu'il devient l'un des plus gros secteurs économiques mondiaux (Ting & Kahl, 2016). Les raisons pour lesquelles les personnes voyagent sont souvent personnelles, professionnelles ou familiales. Généralement, le tourisme impacte d'une certaine manière la personne qui voyage et qui se retrouve confrontée à de nouvelles perspectives du monde et de ses cultures, et ce, en particulier sur ses souvenirs, mais aussi sur sa vision du monde, son rapport au corps et parfois son comportement sur place et à son retour (Ting & Kahl, 2016). Il est alors bien perçu de voyager (Foucault, 1980, dans Ting & Kahl, 2016) car cela confère une certaine forme « d'ascension sociale », notamment à travers des apports intellectuels et culturels, mais aussi par une démonstration sous-entendue de la classe économique dans laquelle le voyageur se situe. Le voyage s'applique à conditionner et à créer l'individu en tant qu'être social (Calefato, 2018). Le tourisme est alors devenu une mode et une consommation ancrée dans une commercialisation d'espaces (Noy, 2004a). Bien entendu, il n'est pas à exclure que certaines personnes sont alors forcées à se mouvoir sur le territoire mondial non pas dans une perspective touristique, comme par exemple dans la catégorie des professionnels, les personnes d'affaires et les sportifs, mais encore des criminels transnationaux et terroristes ou encore des soldats (O'Regan, 2016). La globalisation et les avancées technologiques permettent aujourd'hui une mobilité beaucoup plus aisée, moins coûteuse et plus rapide, ce qui agit dans le sens de l'augmentation du tourisme à l'échelle mondiale (Calefato, 2018; Richards, 2015).

Dans le cadre de ce travail, nous nous intéressons à une catégorie de touristes qui se meuvent pour leurs intérêts personnels, et qui pratiquent le tourisme d'une manière qui leur est propre, c'est-à-dire les globetrotteurs, ou, comme nous les appellerons ici, les backpackers, ou encore, voyageurs en sac-à-dos. En effet, les backpackers, comme nous l'analyserons plus tard, décident de voyager avec comme accessoire conditionné tout particulier un sac à dos, qui leur permet ainsi une plus grande flexibilité et autonomie durant leur périple. Leurs caractéristiques proviennent alors de leur mobilité accrue et leur itinérance flexible et permanente tout au long de leur voyage (O'Regan 2016). Généralement âgés entre dix-huit et un peu plus de trente-cinq ans, ils souhaitent alors visiter des régions du monde avec une perspective qui se rapproche de celle des personnes locales de ces mêmes régions (Cohen E., 2003 dans Ting & Kahl, 2016). Certains socio-anthropologues considèrent ce genre de voyage comme des « rites de passage » vers l'âge adulte, notamment dans la culture israélienne, où il est fréquent que les jeunes de voyagent quelques mois en sac à dos après leur service militaire, et ce, dans le but de retourner psychologiquement transformés, grandis et plus matures pour prendre à nouveau place dans leur société (Noy, 2004a, 2004b).

Il a été analysé que la mobilité transnationale augmente pour les jeunes, en particulier en Europe, Amérique du Nord, et Asie (Richards, 2015). Le voyageur en sac à dos de nos jours n'est plus le même que celui d'il y a quelques années. En effet, ses pratiques se sont fragmentées en divers nouveaux types

de voyages : par exemple, il peut désormais acquérir des visas de travail, ou encore, être encore volontaire ou bénévole (Richards, 2015). En outre, la durée moyenne du voyage en sac à dos s'est vue augmenter ces dernières années, ce qui peut être compris comme étant dû à la crise économique et à l'inflation du taux de chômage chez les jeunes, ce qui stimulerait ces derniers à postposer leur carrière professionnelle (Richards, 2015). Le touriste de nos jours recherche de l'aventure, des expériences mentalement fortes qui lui permettront une évolution de lui-même, de sa personnalité et de ses habitudes. Le voyageur en sac à dos peut s'attendre de son périple à ce qu'il le transforme psychologiquement (Noy, 2004a).

Il est alors parfois complexe d'analyser les backpackers tant ils comprennent de diversités dans leurs identités et pratiques (Lachance, 2013), bien que ce mode de tourisme augmente depuis ces dernières décennies et s'institutionnalise dans les pratiques du tourisme (Cohen S., 2010). Les recherches socio-anthropologiques sur le sujet conceptualisent le backpacking comme étant un mode de vie, une expérience formatrice d'identité (Ting & Kahl, 2016), une modification comportementale (Cohen S., 2010), un rite de passage (Noy, 2004a, 2004b), une volonté et une « déconstruction de soi » au travers l'espace touristique (Teo & Leong, 2006) et aussi une modification intrinsèque des valeurs sociales, économiques, politiques et personnelles (Paris, 2010a). En outre, l'expérience du backpacking se voit renouvelée par l'augmentation de l'utilisation des nouvelles technologies d'information et de communication (Richards, 2015). En effet, le voyageur détient l'opportunité de garder un contact très spontané avec ses proches qui ne voyagent pas avec lui et surtout, celui-ci devient membre d'une communauté virtuelle sur laquelle il décide de partager son expérience touristique au travers de photos, parfois même d'écrits, de récits de voyage.

Dans cette recherche, nous avons donc opté de nous concentrer sur l'approche motivationnelle des jeunes backpackers belges et français, en effectuant une analyse multidimensionnelle des volontés de départ et de retour de ceux-ci. En effet, il est alors considéré que le voyage procure une sensation de changement, de bien-être psychologique, et qu'il apporte des modifications comportementales aux niveaux identitaires et moratoires des voyageurs. En outre, la pratique non pas des plus confortables du backpacking, son itinérance continue et parfois la volonté de se confronter à un budget réduit est intégrée par le voyageur avant même son départ. Nous aimerions comprendre, au travers cette recherche, quels seraient les objectifs de départ, les attentes et les volontés d'un backpacker, de manière générale, sur l'ensemble de son voyage. L'envie de voyager peut s'avérer par moments très intense et devient alors une obligation pour atteindre ou maintenir un certain apaisement mental, et ce, dans une optique de coupure, de suspension par rapport à une expérience de vie routinière. Le voyage peut devenir un effort à déployer pour un projet personnel qui s'insère dans une contestation d'un certain mode de vie (Elsrud, 2001). Le vécu sur place, durant le voyage, est alors intégré dans l'esprit et dans le corps du voyageur, influençant ses envies de rester ou de rentrer. Nous essayerons de comprendre et de connaître quelles sont les raisons d'un retour de voyage, quelles sont les aspects qui poussent le voyageur à arrêter son périple et rentrer chez lui, alors que justement, il est potentiellement parti pour fuir, pour s'échapper de

son quotidien (Cohen S., 2010). Nous souhaitons également savoir s'il existe un réel impact du voyage sur celui qui le pratique, une réelle modification de son être social et personnel, et si cet impact s'étend après le retour de l'individu sur sa construction identitaire (Noy, 2004a).

Cette recherche se déroulera en plusieurs étapes, tout d'abord, une définition claire du backpacking et de son historique sera émise. Ensuite, nous développerons plusieurs hypothèses qui pourraient répondre à la problématique de cette observation, nous expliquerons la méthodologie qui a été appliquée pour y répondre d'un point de vue empirique. Par la suite, nous analyserons les différentes motivations probables de départ d'un backpacker, et ce, en effectuant des allers et retours entre recherches théoriques et empiriques. Nous essayerons de comprendre le vécu sur place car nous pensons qu'il détient une influence sur la deuxième partie de notre recherche qui concerne les raisons de retour d'un backpacker. Nous essayerons, en dernier lieu, de comprendre celles-ci et les cadres spatio-temporels dans lesquels elles s'insèrent.

Ce travail s'inscrivant dans une étude socio-anthropologique du sujet, il est à savoir que les différents entretiens menés pour répondre à l'étude se sont effectués de manière qualitative au travers d'entretiens semi-directifs. Nous avons souhaité ne pas nous focaliser sur « un seul type » de backpacker, en considérant une seule temporalité de séjour, destination, un seul genre, mais plutôt les considérer comme un groupe d'analyse hétérogène afin que la recherche soit la plus étendue possible. Seule la tranche d'âge fut imposée entre dix-huit ans et trente-cinq ans et la nationalité qui se concentrerait en Europe Occidentale, et plus précisément en Belgique et en France.

Les voyages en sac à dos sont vécus comme une coupure avec une temporalité et un espace du quotidien, mais aussi une certaine routine associée au contexte social du domicile. Le voyageur voudra se créer une histoire, une nouvelle existence psycho-sociale au travers de son expérience touristique (Elsrud, 2001). Il décidera de prendre des risques, d'oser sortir de son cadre, de son contexte et de sa structure institutionnalisée et routinisée, motivé par des objectifs personnels de valorisation de soi, au travers de son propre regard ou de celui des autres. C'est ce que nous essayerons d'identifier tout au long de cette étude sur les motivations de mobilité des backpackers.

2. Définitions

2.1. Comment définir le backpacking ?

Le backpacking est une catégorie touristique particulière étudiée depuis près de quarante ans (Collins-Kreiner, Yonay & Even, 2018). Les phénomènes de mobilité et de tourisme dans lesquels le backpacking s'inscrit sont, quant à eux, étudiés depuis plus longtemps. La déclinaison du terme backpacking est alors très large et vaste¹, c'est pourquoi il est préférable de repartir de certains concepts-clés avant de se plonger dans une définition des plus complètes possibles du terme.

Il est également intéressant de savoir que le terme « backpacker » ou « backpacking » cible une large population hétéroclite, dont le seul dénominateur commun est bien évidemment le port du sac à dos, en guise de bagage, comme seul accessoire caractéristique de voyage. Il est vrai, dans cette conception, que les différences entre les « touristes » et les « backpackers » s'atténuent de plus en plus, notamment au niveau des préparatifs et pratiques du voyage, d'où la difficulté de dénommer et de délimiter concrètement le concept (Collins-Kreiner et al., 2018). L'enjeu de ce chapitre sera de déceler les manières dont le backpacker se démarque du tourisme de masse, de par ses idéologies, caractéristiques et pratiques et, au travers de la littérature, comprendre le terme dans sa généralité.

2.2. Définitions des concepts de mobilité, tourisme, migration et expatriation

Comme explicité précédemment, le backpacking s'insère dans les conceptions de mobilité humaine et de tourisme. En effet, le terme mobilité serait apparu au 13^e Siècle, et se définit comme étant le « caractère de ce qui peut se mouvoir ou être mû, de changer de place, de position » (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008, pp. 45-46). Il y a donc dans cette définition de mobilité un concept de déplacement territorial ou géographique, mais également, dans son extension de sens repris pas les auteurs Hedjerassi et Razafindrazaka, un déplacement de « corps et d'esprit » dans une notion spatio-temporelle du déplacement (2008, p.46).

Selon Cousin et Réau, le tourisme se définit comme étant « une activité de loisirs qui implique un déplacement temporaire effectué pour le plaisir » (2016, p.3). Le tourisme serait donc conceptualisé comme une mobilité récréative, s'inscrivant dans un schéma de pratique culturelle de la vie sociale occidentale dans un premier temps et ensuite mondialisée (Cousin & Réau, 2016, p.3). Au-delà du divertissement, et selon *l'Organisation mondiale du tourisme*, le tourisme s'étend aussi dans une idée de mobilité « professionnelle, familiale, médicale » (Cousin & Réau, 2016, p.3). Dans le champ sémantique du mot tourisme, selon les auteurs Cousin et Réau, on y retrouve, entre autres, des termes tels que « voyage », « tourisme de masse », mais également « rencontre avec l'Autre » (2016, p.4).

L'émergence du tourisme se reflète dans l'évolution des transports et les progrès techniques, la création de « stations » touristiques, souvent balnéaires plus accessibles financièrement, ainsi que dans la « transformation des sociétés européennes de la fin du 17^e Siècle » (Cousin & Réau, 2016, pp.5-8), caractérisée par une modification de l'organisation temporelle des classes sociales, mais également par

¹ Backpacking englobe les termes : routard, gap year traveller, voyageur en sac à dos, global nomad, globe-trotteur.

un « renouvellement des formes de sociabilité et des pratiques culturelles » (Cousin & Réau, 2016, pp.5-8). De nos jours, le tourisme peut emprunter de nouvelles formes. Ses objectifs et motivations de départ peuvent parfois être différents de ceux d'antan : on part à la recherche d'une authenticité, d'expériences que nous qualifierons « d'enrichissantes » qui seront « inscrites dans un projet de vie », afin de fuir « l'aliénation de la vie moderne » (Cousin & Réau, 2016, p.40). On voit apparaître la notion de « tourisme alternatif » ou « tourisme responsable », dans laquelle une certaine éthique de solidarité, d'humanitaire, d'écologie, et de « rencontre avec l'Autre » est incluse (Cousin & Réau, 2016, pp.40-41). C'est en partie dans cette nouvelle conception touristique que le backpacking s'inscrit (Cousin & Réau, 2016, p.42).

A contrario, le backpacking se différencie de l'expatriation, bien qu'elle soit une forme de mobilité, dans le sens où l'expatriation veut que l'expatrié, souvent qualifié en termes de scolarité et de profession, réside dans un autre pays que le pays d'origine, et ce, pour des motifs principalement professionnels ou économiques (Beck, 2018, p.107). Le backpacking se différencie également de la situation d'immigration, qui rentre alors en compte dans le cas des expatriés. En effet, si on reprend une définition de l'immigration, c'est alors une « installation dans un pays d'un individu ou d'un groupe d'individus originaires d'un autre pays (...) motivée par la recherche d'un emploi et la perspective d'une meilleure qualité de vie »². Le backpacker, bien qu'il puisse également travailler et résider dans un pays étranger, n'a pas ou pas encore pour objectif de s'installer définitivement sur place. Qui plus est, la démarche administrative en matière d'acquisition de visa de tourisme ou d'immigration est totalement différente.

Il est important de noter que le tourisme met en exergue les inégalités sociales, et peut être considéré comme un « facteur d'inclusion et d'exclusion sociale » (Davis 2001; Urry 1995, dans Teo & Leong, 2006). Le tourisme implique également des modifications des lieux et des paysages, mais aussi des modifications sociales et culturelles. Le tourisme peut alors être perçu comme un *construit social* (Teo & Leong, 2006).

Pour insister sur l'importance du tourisme dans la conception du backpacking, Lachance exprime que dans la littérature scientifique anglaise, le backpacking est ancré au monde du tourisme, même si dans les pratiques empiriques, le backpacker essaye de se détacher « de la figure de touriste » (2013, p.74).

2.3. Définition du terme « backpacker »

Il est assez difficile de définir le terme backpacker car aucun consensus scientifique n'a été imposé concernant cette appellation (Chen & Huang, 2016). Le backpacking est un produit de l'histoire du voyage, ayant eu un certain impact culturel (O'Regan, 2016).

² <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/immigration/41704>

Selon Ting et Kahl (2016), la notion de backpacker fut introduite en 1990 par Pearce dans le but de différencier ces individus des autres types de voyageurs. La définition de Pearce peut alors être résumé comme suit :

Backpackers are typically: 18 - 35 years of age; adventurous; adaptable; seek out cheaper budget travel; like social interaction with locals and fellow backpackers; are independent, knowledgeable and flexible with travel time; put much emphasis of being a part of local culture and; yearn for participation instead of by-standing observation (Pearce, 1990, dans Ting & Kahl, 2016, p.51)³.

A cette conception, nous ajouterons également ceci :

Their recreational activities are likely to focus around nature, culture, or adventure. This pattern is consonant with the tendency of backpackers to travel more widely than other tourists, seeking unusual routes. Many travel under a strictly controlled budget, often due to the relatively long duration of their journey. They are described as people who search for authentic experiences, a search based on exclusion of other tourists (Maoz, 2006, p.123)⁴.

En d'autres termes, le backpacker est un touriste, âgé entre dix-huit ans et trente-cinq ans, qui préconise les voyages non-institutionnalisés, donc, organisés par lui-même et de longue durée, c'est-à-dire entre plusieurs semaines et plusieurs mois, et dont le budget est parfois (volontairement) restreint ou petit. Il est un voyageur mobile et opte pour une indépendance et une flexibilité en matière de choix de destinations et d'organisations de son temps et itinéraires (Chen & Huang, 2016; Demers, 2012; Jensen & Hjalager, 2018; Paris, 2010a; Ting & Kahl, 2016). Le backpacker est un touriste social, qui favorise la rencontre avec d'autres backpackers ou des locaux (Chen & Huang, 2016). L'hébergement choisi est généralement peu coûteux, bien que les backpackers alimentent l'économie des pays qu'ils visitent de par la longue durée de leurs séjours. Le backpacker moderne est généralement actif sur les réseaux sociaux et utilise fréquemment les *nouvelles technologies d'information et de communication*⁵ (Chen & Huang, 2016; Jensen & Hjalager, 2018).

Le backpacker exprime l'envie d'authenticité dans son expérience, véhicule les valeurs d'une certaine éthique sociale, culturelle et écologique, mais également une éthique du respect. En outre, le backpacker, au travers son voyage, valorise et peaufine son identité. Le backpacking est devenu un symbole social pour ceux qui le pratiquent, où le sac à dos est alors institutionnalisé comme objet principal du voyage (Demers, 2012; O'Regan, 2016; Teo & Leong, 2006).

³ Traduction personnelle : « Les routards sont généralement : âgés entre 18 et 35 ans ; aventureux et adaptables ; à la recherche de voyages économiquement moins chers ; ils apprécient les interactions sociales avec les habitants et les autres routards ; sont indépendants, compétents et flexibles en termes de durée du déplacement ; ils accordent de l'importance à la culture locale ; et aspirent à la participation au lieu de la simple observation » (Traduit de Pearce, 1990, dans Ting & Kahl, 2016, p.51).

⁴ Traduction personnelle : « Leurs activités récréatives sont probablement axées sur la nature, la culture ou l'aventure. Ce schéma est conforme à la tendance des routards qui est de voyager plus largement que les autres touristes, à la recherche d'itinéraires inhabituels. Beaucoup voyagent dans le cadre d'un budget strictement contrôlé, souvent en raison de la durée relativement longue de leur voyage. Ils sont décrits comme des personnes qui recherchent des expériences authentiques, une recherche basée sur l'exclusion d'autres touristes » (Traduit de Maoz, 2006, p.123).

⁵ Désormais abrégé dans cet écrit sous la forme : *NTIC*.

Originellement, la majorité des backpackers provenait des sociétés occidentales, comme l'Europe de l'Ouest, l'Amérique du Nord, la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Aujourd'hui, l'étendue des origines des backpackers est mondiale, ce qui entraîne d'autant plus l'hétérogénéité de cette communauté de voyageurs. La culture d'origine du backpacker influence autant le comportement qu'aura l'individu durant le voyage, que ses différentes attentes et ses motivations liées au voyage. Ce qui distingue les backpackers entre eux, outre leurs nationalités, ce sont également leurs âges, leurs genres, leurs modes de vie, mais aussi la manière dont ils prévoient de vivre le voyage et dont ils l'organisent (Maoz, 2006).

2.4. Caractéristiques du backpacker

Comme déjà explicité, les backpackers forment une communauté hétérogène. Les dissimilarités dans leurs profils, pratiques et motivations les distinguent les uns des autres. Cependant, nous pouvons leur attribuer plusieurs caractéristiques spécifiques communes.

Selon Lachance (2013), trois caractéristiques sont éminentes dans la pratique du backpacking. En premier lieu, les backpackers sont à la recherche d'un « sentiment de liberté » qui se repère dans leur volonté d'indépendance dans leur voyage, mais aussi dans leur « fuite des responsabilités inhérentes à la vie quotidienne et le dégageant des contraintes liées aux besoins matériels » (Desforges, 2000; Elsrud, 1998, dans Lachance, 2013, pp. 74-75). En second lieu, ils sont à la « recherche d'authenticité », ce qui, d'ailleurs, génère en grande partie leur motivation au voyage (p.75). En dernier lieu, « la capacité d'adaptation et la mise à l'épreuve de soi » font partie des comportements des backpackers (p.75). En effet, en voyage, les backpackers cherchent à s'adapter à la langue, aux pratiques et coutumes locales, à la nourriture et au climat, tant dans un but d'ouverture mentale sur le plan culturel et le social, que dans un but réactionnaire face aux différentes conditions tantôt difficiles dans lesquels le voyage peut les positionner, telles que des prises de risques, des urgences, la maladie ou encore la « confrontation à l'inattendu et l'altérité culturelle » (Lachance, 2013, p. 75). La notion d'épreuve est étudiée sous différents angles : soit elle est nécessaire dans ce que certains nomment le « rite de passage à l'âge adulte », soit elle est souhaitée dans une recherche identitaire personnelle. Dans tous les cas, l'épreuve est ici reflétée symboliquement dans une volonté de marquer le moment vécu (Lachance, 2013, p.75).

La temporalité du voyage en sac à dos étudiée par Lachance (2013) peut également être notée comme une caractéristique typique des backpackers. En effet, ces derniers ont pour volonté « de maîtriser la temporalité de leur voyage, ce qui se traduit par la maîtrise des rythmes, de la durée du voyage et du récit construit à partir de son expérience » (p.75). La recherche de temps libre et l'organisation autonome du rythme du voyage font partie d'un besoin de contrôle du backpacker sur son expérience. Lachance affirme qu'il existe une certaine corrélation entre le contrôle et la satisfaction de l'individu : plus le backpacker contrôlera son séjour, notamment au travers la gestion du temps, plus il apprendra à maîtriser les épreuves et imprévus, et plus il sera satisfait de son expérience (Lachance, 2013, pp. 75-76).

Selon Ting et Kahl (2016) et au travers des travaux de Pearce en 1990, on peut retirer cinq caractéristiques et critères comportementaux dans le concept de backpacking : l'attrait des hébergements à petit budget, de fortes interactions sociales avec les habitants et les autres « routards », la flexibilité de l'itinéraire, une durée relativement longue du séjour et une participation à des activités de voyage informelles, moins touristiques (Pearce, 1990, dans Ting, & Kahl, 2016, pp. 50-51).

Une autre caractéristique du backpacker est son inclination pour l'autonomie qui se retrouve dans sa volonté d'agir de manière autosuffisante dans les expériences qu'il souhaite vivre (Vacher, Boulosa-Joly & Lallemand, 2013).

Les backpackers voyagent généralement seuls ou très peu accompagnés, et, bien que souvent sur la route, ils créent leur propre réseau sur place, en gardant contact avec des locaux ou d'autres voyageurs (Maoz, 2006; Paris, 2010b). Les interactions sociales entre backpackers démarrent d'une compassion provenant du partage d'une expérience commune souvent reprise au travers l'exil de leur pays d'origine et des peurs liées à l'inconnu (Murphy, 2001, dans Paris, 2010b). Il est important de noter que cette caractéristique n'est pas une généralité. En fonction de l'origine du backpacker, il voyagera ou non en groupe, et rencontrera de son plein gré ou non, d'autres backpackers. Maoz (2006) a étudié les voyageurs en sac à dos israéliens, qui sont une exception à la règle car ils voyagent en groupe et rencontrent peu de personnes externes à leur groupe suite à la cohésion inhérente à ce même groupe qui crée une imperméabilité sociale dans les échanges communicationnels avec des personnes extérieures.

La dernière caractéristique, la plus évidente, est que les backpackers voyagent avec leur sac à dos, qui est dès lors considéré comme étant « leur maison ». Cet accessoire est devenu le fondateur de l'identité de ces voyageurs tant il est une attitude et un symbole (Calefato, 2018). Calefato (2018) affirme:

Le sac à dos, à l'origine un objet d'usage destiné aux déplacements en montagne ou un corollaire indispensable de l'uniforme militaire, est devenu le symbole d'une façon d'être dans l'espace qui rappelle explicitement le déplacement au sein d'un territoire dont il évoque l'inconnu possible, comme s'il contenait en puissance un sommet ou un terrain encore inexplorés (p.151). Le sac à dos est utilisé dans un but d'utilité pratique et flexible, mais représente aussi conceptuellement une épreuve supplémentaire du voyage, un « fardeau sur son dos au quotidien » qu'il faudra porter durant l'entièreté du voyage (Calefato, 2018, p.151).

2.5. Pratiques du backpacker

Dans une continuité des caractéristiques, la littérature nous permet aussi de comprendre certaines pratiques, activités ou usages des backpackers. Tout d'abord, ils ont tendance à se regrouper dans les logements à petits prix, comme déjà expliqué, mais ces logements sont particuliers dans le sens où, principalement, ce sont les routards qui y sont hébergés : *les enclaves*. Depuis ces dernières années, on peut analyser une certaine augmentation de dispositifs infrastructurels mis en place pour le confort des backpackers (Jensen, & Hjalager, 2018, Maoz, 2006).

D'autres dispositifs infrastructurels ont été créés pour les backpackers. En effet, des agences de voyage spécifiques au backpacking proposent un tourisme alternatif, comme par exemple l'écotourisme, ou un tourisme d'aventures dans des zones inexplorées, ajoutant une authenticité à leur voyage (Cohen, E., 2003).

Enfin, le backpacker a un certain impact économique positif sur le pays qu'il visite dû à sa longue durée sur place, notamment dans les zones moins développées et rurales, par lesquelles il est généralement attiré. En effet, avec le développement économique et social, le pouvoir d'achat des jeunes a augmenté durant ces dernières décennies, ce qui a entraîné une augmentation de la consommation de manière générale, et donc le backpacker aura tendance à dépenser plus sur place, et à participer à plus d'activités (Paris, 2010a; Paris & Teye, 2010)

2.6. Valeurs du backpacker

Selon Rokeach (1973), les valeurs peuvent être définies comme suit : « an enduring belief that a specific mode of conduct or end-state of existence is personally or socially preferable to an opposite or converse mode of conduct or end-state of existence » (cité dans Paris, 2010a, p.242)⁶. Les valeurs ont une influence sur le comportement, les jugements, les attitudes et motivations de la personne (Paris, 2010a, p.242). Les valeurs intrinsèques aux backpackers auront donc bien évidemment une influence sur leurs motivations et sur la sélection des activités auxquelles ils participeront (Paris, 2010a, p.242). Dans la littérature scientifique, les valeurs du backpacker sont alors : l'empathie (Courant, 2013), la liberté, l'indépendance, la tolérance, les interactions avec les locaux, l'échange d'informations (Anderskov, 2002, cité dans Paris, 2010b), l'ouverture d'esprit, et la volonté de voyager le plus longtemps possible (Welk, 2004, dans Paris, 2010b). Les valeurs des backpackers sont dépendantes de leur culture d'origine, bien qu'elles puissent évoluer au travers de leurs voyages. Il a été démontré que celles qu'ils acquièrent lors d'un voyage continuent à être appliquées une fois rentrés (Anderskov, 2002, dans Paris, 2010b).

2.7. L'habitus du Backpacker

O'Regan (2016) s'est intéressé au concept de *l'habitus* Bourdieusien du backpacker, en étudiant les croyances conscientes et inconscientes du backpacker, ses normes et pratiques, les relations sociales et les valeurs les unissant (p.332). « A habitus is a set of dispositions and is internalized as "practical intuition" and implies a bodily, reflexive "know how" » (Bourdieu & Wacquant, 1992, cité dans O'Regan, 2016, p.332)⁷. L'habitus est changeant. En effet, on peut transiter d'habitus au cours d'une vie car les différentes « conditions d'existence » et « styles de vie » créent différents systèmes d'habitus liés aux conditions de vie de l'individu (Bourdieu, 1984, p.170). Le backpacker, au travers ses voyages, construit et modifie son habitus. En effet, voyager procure une certaine distance temporelle, sociale et

⁶ Traduction personnelle : « une croyance persistante selon laquelle un mode de conduite ou une finalité de l'existence est personnellement ou socialement préférable à un mode de comportement ou à une finalité opposée ou inverse » (Traduit de Rokeach 1973, cité dans Paris, 2010a, p.242).

⁷ Traduction personnelle : « L'habitus est un ensemble de dispositions qui s'intériorise en tant qu'"intuition pratique" et implique un "savoir-faire" corporel et réfléchi » (Traduit de Bourdieu & Wacquant, 1992, cité dans O'Regan, 2016, p.332).

spatiale aux rôles et habitudes du mode de vie précédant le voyage. Généralement, cette volonté de changement et de distanciation est souhaitée par le voyageur, et le voyage est la conséquence d'une rupture avec un *modus vivendi* instauré comme habituel : fin des études, rupture amoureuse, un changement dans l'orientation scolaire, professionnelle, religieuse, politique et sociale (O'Regan, 2016, p.332). Le voyage est vecteur d'une nouvelle socialisation, mais aussi de nouveaux apprentissages, d'acquisition de nouveaux savoirs et savoir-faire et de nouvelles valeurs.

What is produced through the backpacker habitus in terms of practices and bodily performances is not merely a passive replica of an ideology, rules or a guidebook, but rather a manifestation of a generative set of dispositions individually and collectively performed, socially situated and oriented towards the accumulation of (sub)cultural capital (O'Regan, 2016, p.332)⁸.

L'habitus désigne une manière d'être, un état (corporel) habituel, une prédisposition, une productivité, et tout ceci, se manifestant au travers du corps de l'individu. O'Regan (2016) a étudié l'habillement du voyageur en sac à dos comme concept-clé symbolique de l'habitus car le corps est influencé par le monde et les expériences. L'auteur s'est aperçu que cet habillement change une fois sur place : le backpacker utilise moins de vêtements « de ville » pour plus de vêtements pratiques et confortables, et parfois même, il portera des vêtements liés à la culture du pays dans lequel il se trouve. Les vêtements, accessoires et accessoires de corps (piercing, tatouages) portés reflètent un état d'esprit, démontrent les lieux qui ont été visités, mais également le parcours en tant que voyageur. Le backpacker veille à ce que son image corporelle soit en accord avec son identité sociale et son identité en tant que backpacker (O'Regan, 2016).

2.8. En quoi les backpackers se différencient-ils des touristes ?

Bien qu'il y ait des similitudes entre le touriste et le backpacker (Cohen, E., 2003), des différences peuvent être pointées. En effet, le backpacker se sent oppressé par le touriste, tant il veut s'en distinguer dans son idéologie et ses pratiques (Courant, 2013; Paris, 2010b; Vacher et al., 2013). Les différences se retrouvent alors dans le fait que le backpacker désire un voyage alternatif (Westerhausenn, 2002 dans Courant, 2013), où il s'impose lui-même un certain rythme personnel et indépendant, à l'inverse du touriste qui est guidé par un groupe ou un guide (Vacher et al., 2013). Le backpacker visite des régions moins touristiques et détient un goût pour l'aventure. Il sera plus enclin aux risques, à l'indépendance, et il aura moins d'appréhensions que le touriste qui lui cherchera plutôt du confort, du luxe et de la relaxation. Enfin, le backpacker sera plus enclin que le touriste à faire des rencontres qui seront soutenues sur le long terme et deviendront des amitiés (Larsen, Øgaard & Brun, 2011; Noy, 2004b).

⁸ Traduction personnelle : « Ce que produit l'habitus des routards en termes de pratiques et de performances corporelles n'est pas simplement une réplique passive d'une idéologie, de règles ou d'un guide, mais plutôt la manifestation d'un ensemble génératif de dispositions exécutées individuellement et collectivement, socialement situées et orientées vers une accumulation de capital (sous)culturel » (Traduit de O'Regan, 2016, p.332)

2.9. Sous-catégories du backpacking

Selon Paris (2010b), la définition du backpacking est contrariante tant les frontières avec les concepts du tourisme sont minces. Cependant, l'appellation « backpacker » n'est pas unique, dans la littérature car d'autres appellations ont été retrouvées pour préciser l'idée du voyageur en sac à dos. Nous avons regroupé dès lors les termes additionnels : *flashpacker*, *global nomad*, *volontaires* et *working holiday visa makers* à la définition du backpacker.

a) Nomades et *Global Nomads*

Les backpackers, par leur mobilité constante, sont parfois assimilés au concept de nomades. Initialement, le qualificatif nomade est l'antonyme de sédentaire. Dans l'idée du *nomade moderne*, évoquée par Richards, le nomade est souvent associé au backpacker, à la différence que le nomade moderne s'oppose aux principes de la vie « traditionnelle », rejette des idéaux carriéristes-typiques et dont le parcours scolaire et professionnel est souvent instable. Les nomades modernes vont alors poursuivre ce que l'on appelle *une vie de voyage* (Richards, 2015, p.347).

Le concept de *global nomad* dans le monde du backpacking exprime l'idée d'une haute indépendance du voyageur, particulièrement en termes de logements. Le global nomad voyagera en marge du tourisme de masse et favorisera les contacts et échanges avec les locaux, notamment en résidant chez eux pour parfois de plus longues durées que le backpacker. Ils ne résideront pas dans les *enclaves* prévues pour loger entre routards (Richards, 2015).

b) *Flashpackers* ou *Digital Nomads*

Le *Flashpacker* est une sous-catégorie du backpacker, qui se démarque principalement sur l'aspect financier. En effet, le budget alloué au voyage est plus grand que celui du backpacker et donc les logements et les activités peuvent être peu plus coûteux. Le flashpacker sera catégorisé comme faisant partie d'une tranche d'âge supérieure à celle des backpackers et ayant une position professionnelle stable et fixe. Par ailleurs, il aura des difficultés à se détacher de son travail durant son séjour. On le décrira notamment au travers de son utilisation importante des NTIC. Il aura également moins d'échanges avec les locaux, et participera moins à des activités considérées comme « non touristiques » (Lachance, 2013; Paris, 2010a; Richards, 2015).

c) Volontariat et *Working Holiday Visa Makers*

Les pratiques du backpacking ne concernent pas uniquement le tourisme de loisir, mais peuvent aussi s'inscrire dans un concept de travail. En effet, certains types de volontariat ou bénévolat peuvent entrer en compte dans le tourisme de type backpacking, mais aussi la détention de visas spécifiques comme le « Working Holiday Visa » dont les demandes sont en hausse notamment au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Selon Chen et Huang (2016), le bénévolat (ou volontariat) est devenu un style de voyage où les motivations des voyageurs s'inscrivent dans l'envie de consacrer du temps à aider des communautés, restaurer et préserver l'environnement, ou encore participer à la vie active des citoyens locaux (p.631).

Les *Working Holiday Visa Makers* sont alors des détenteurs du *Working Holiday Visa*⁹, et alternent, dans leur séjour à l'étranger, le travail et les loisirs. Généralement, ce type de backpacker a un budget limité et prévoit de séjourner à l'étranger durant une longue période de temps (Chen & Huang, 2016, p.631), c'est pourquoi il est intéressant économiquement pour lui de travailler sur place.

2.10. Historique du backpacking

Le backpacking est un concept qui existe depuis longtemps. Le nomadisme, la découverte des terres et les mobilités de l'individu sont inscrites depuis toujours dans l'humanité. Le concept de backpacking et donc de voyage touristique à plus ou moins long terme peut être replacé au 17^e Siècle, lorsque les aristocrates Anglais effectuaient ce que l'on appelait « *Le Grand Tour* », c'est-à-dire, un voyage de longue durée qui marquait la fin de leur éducation (Vacher et al., 2013).

Ensuite, au 20^e Siècle, entre 1940 et 1950, les artistes américains ont commencé à pratiquer le voyage touristique long-terme sur leur continent, et le phénomène s'est étendu aux jeunes étudiants Américains et Australiens ayant terminé leurs études, qui décidaient de voyager pour visiter l'Europe et d'autres continents. Certains auteurs pensent que l'origine du terme backpacker proviendrait des Australiens, à ce moment-là (Vacher et al., 2013).

Dans les années 1960 et 1970, les transports sont devenus de moins en moins coûteux. En outre, une communauté contre-culturelle américano-européenne valorisant un certain rejet du monde industriel de consommation, du travail routinier, de la propriété privée, des valeurs parentales conservatrices s'est alors instaurée. Les voyages s'inscrivaient alors dans le but d'apprendre de nouvelles cultures, et de nouvelles formes de pensées spirituelles et philosophiques (Vacher et al., 2013). C'est dans les années 1970 que E. Cohen étudie un certain type de voyageur qu'il va nommer le *Drifter*. Celui-ci est généralement catégorisé comme « *hippie* », poursuivant les objectifs de la révolution étudiante des années 1960, pour créer des modes de vie alternatifs. En voyage, le drifter erre sans carte géographique, il est isolé et se crée lui-même ses propres parcours et chemins. En outre, il est minimaliste et cherche à s'écarter du grand-public et des autres routards (Cohen, E., 2003; Paris, 2010a; Ting & and Kahl, 2016).

Dans les années 1980 à 2000, le voyage en avion s'est simplifié, les dates de départ et d'arrivée sont connues, voyager devient facile. Dans les années 1990, c'est le voyage sportif et rempli d'émotions et de sensations fortes plutôt que le voyage culturel qui devient prisé (Vacher et al., 2013). De plus, fin du 20^e siècle, les voyageurs cherchent des expériences nouvelles, dans de nouveaux endroits, espaces, et avec de nouvelles activités (Falk, Ballantyne, Packer, & Benckendorff, 2012). C'est fin des années 1990, que le tourisme prolongé à budget limité est apparu, où les logements économiques et l'autonomie de l'organisation sont valorisés. Il s'organise dans un cadre plus structuré que les voyageurs « vagabonds », mais avec une même volonté de rencontrer d'autres voyageurs et habitants locaux, et aussi un penchant pour les activités de loisirs informelles (Cohen S., 2010). C'est alors dans les années

⁹ Plus communément dénommé en français : « Visa Vacances Travail »

2000 que le voyage en sac à dos est devenu la conséquence d'une recherche existentielle pour le voyageur (Paris, 2010a).

Actuellement, le contexte technologique et télé-communicationnel ainsi que la mondialisation sont fortement développés dans notre société, ce qui impacte le mode de voyage des backpackers (O'Regan, 2016). Les transports aériens sont plus rapides et moins coûteux. Le côté pratique des nouvelles technologies a un impact considérable sur le voyage : on peut réserver de chez soi, immédiatement, être totalement autonome sur place, en s'orientant plus aisément (via les GPS) et dénicher des logements en un clic. Le tourisme est donc simplifié (Vacher et al., 2013). Les backpackers de nos jours sont à la recherche d'une authenticité culturelle du voyage, et ont une implication écologique importante (Falk et al., 2012). L'idéologie depuis le Drifter n'a pas changé, mais l'impact économique, social et technologique moderne influence les pratiques du backpacking (Paris, 2010a). Le voyage en sac à dos est de plus en plus institutionnalisé et intégré (Paris, 2010a).

Il est intéressant de rappeler que le backpacking s'inscrit potentiellement dans une continuité post-colonialiste, où, souvent, les pays et endroits préconisés par les backpackers sont pauvres, et où les différences économiques se marquent fortement entre les locaux et les voyageurs. Le rapport à l'autre est alors inscrit dans une culture de consommation qui se place au travers du développement identitaire du backpacker. Le pouvoir d'achat et décisionnel des routards est, selon certains auteurs, une preuve de la commercialisation de leur rapport et relation avec les locaux, et donc, s'inscrit dans une idée du post-colonialisme du pouvoir relationnel (Teo & Leong, 2006).

3. Problématisation

Dans le cadre de cette recherche, l'objectif est de comprendre les raisons et les motivations des jeunes backpackers belges et français, dans leurs volontés de départ mais également les raisons de leur retour. En effet, nombreux backpackers se lancent dans une aventure de voyage avec des convictions individuelles fortes comme la volonté d'évoluer, de changer sa propre personne et personnalité, d'apprendre, de comprendre, ils partent parfois même dans une perspective de rejet de la société dans laquelle ils vivent. Il sera intéressant de comprendre en profondeur ces motivations de départ tout en les reliant aux raisons du retour. Pourquoi les motivations de départ auraient-elles engendré des motivations de retour ? Ce retour était-il déjà envisagé dans les prémices du voyage ? Pourquoi ne pas partir vivre à l'étranger et revenir dans le pays d'origine ? Pourquoi ne pas vouloir intégrer le statut « d'immigré » ou encore « d'expatrié » ? En quoi le tourisme du backpacking est-il motivé par l'objectif d'un supposé retour ? **Quels sont les facteurs qui poussent le backpacker belge ou français à partir, et quels sont les facteurs qui vont le rapatrier, le motiver à retourner dans son pays d'origine ?**

Afin de mieux comprendre ces motivations binaires, nous avons analysé la transversalité temporelle du voyage du backpacker, en utilisant également son parcours sur place. Celui-ci aurait-il un impact sur les objectifs de retour (et/ou de départ si plusieurs voyages sont envisagés) ? Dans cette analyse, nous chercherons à comprendre les motivations durant l'entièreté du voyage, dans une continuité chronologique du voyage : avant - pendant - après.

Il est également très important de noter le contexte *hypermoderne* ou *postmoderne* dans lequel s'inscrit cette recherche. En effet, les influences du monde moderne sur l'individu sont indéniables implicitement et explicitement, tant le contexte spatio-temporel élabore des savoirs, compétences, mais aussi une logique d'existence du sujet car il le conceptualise autant qu'il le forge (Englebert, 2016). La modernité est replacée aux prémices du capitalisme, englobant la rentabilité et la vitesse des exécutions, alors que la postmodernité, au travers d'Internet et du développement des NTIC, comprend les principes d'instantanéité et d'ubiquité, notamment grâce aux réseaux sociaux et développement des Smartphones (Englebert, 2016). L'hypermodernité ou la postmodernité s'inscrit toujours dans le concept de modernité, mais avec une certaine radicalisation de celle-ci (Lachance, 2014). La surconsommation est prédominante dans ce contexte et les modes de vie sont assez rythmés suite à cet accès rapide et permanent à la technologie. Tout s'accélère, les relations sociales et le rapport au monde ont changé. C'est avec conscience de cette optique conceptuelle des temps postmodernes que nous avons souhaité analyser les backpackers dans le cadre de ce travail.

Les hypothèses de départ peuvent alors être nombreuses. En premier lieu, on pourrait se questionner sur l'envie d'apprendre. Les connaissances culturelles et apprentissages du monde, le développement de l'intellect est l'une des premières hypothèses du facteur « push ». L'individu peut avoir envie d'apprendre une nouvelle langue, de rencontrer de nouvelles cultures, d'étudier l'histoire culturelle d'autres pays, de se développer intellectuellement et culturellement au travers les voyages.

Nous avons également supposé que le backpacker se déplace dans un objectif de rencontres sociales, d'élargissement de son réseau interpersonnel. Les logements et activités touristiques favorisent les rencontres avec les habitants des pays visités, ou encore, avec d'autres voyageurs.

Nous nous sommes, en outre, questionnés sur l'éventualité d'une motivation de départ due à une crise existentielle, un besoin de se retrouver soi-même, de grandir, de s'épanouir, de travailler sur soi. Le départ des jeunes backpackers serait alors perçu par eux-mêmes comme un « rite de passage », une expérience de vie inévitable dans le développement personnel et spirituel de leur identité sociale et culturelle (Demers, 2012; Ting & Kahl, 2016). De plus, le développement personnel est permanent dans la vie d'un individu et est relié à des construits psycho-sociaux comme par exemple les émotions, la personnalité, la vision du monde, l'intelligence et la moralité (Chen & Huang, 2016, p.630). En tant que backpacker, ces construits peuvent changer, car les expériences de voyage ont une influence sur eux. Le voyage serait-il effectué dans un objectif de développement personnel ?

Selon Elsrud (2001), le voyageur s'engage dans un processus autoréflexif, une recherche de son identité en tant qu'individu inséré dans une société. L'identité d'un individu n'est pas fixe, elle est en constante création, et c'est au travers du voyage que le backpacker tentera de comprendre qui il est, et qui il souhaite devenir (Elsrud, 2001). La construction identitaire de soi est grandement favorisée par la société dans laquelle elle s'insère, et se perçoit au travers les choix de l'individu (choix vestimentaires, choix professionnels ou choix de voyager ou non). Cependant, la construction identitaire n'est plus autant structurée, selon Giddens, par les hiérarchies sociales et les autorités qu'auparavant (dans Desforges, 2000). L'individu, à travers ses choix, forge lui-même sa propre identité, qui, selon Giddens toujours, est aussi construite dans les récits des expériences que créera l'individu (Desforges, 2000). Pour comprendre comment un voyageur construit son identité, il faut donc déceler ses investissements et ses désirs lors du voyage, et les mettre en relation avec ceux de sa vie quotidienne hors voyage. Nous pouvons nous demander dans le cadre de ce travail, si le backpacker tend à voyager dans une perspective de modification ou de recherche de sa propre identité.

Ensuite, dans une perspective analytique de Constantopoulos (2003) sur le « *souci de soi* », on pourrait imaginer que le backpacker ressent comme motivation de départ le souci de l'image qu'il a de lui-même, dans un sens de développement personnel, mais également de connaissance de soi-même, de sa propre vérité individuelle (Constantopoulos, 2003). On pourrait admettre que le train de vie rapide et stressant pousserait le (futur) backpacker à s'oublier lui-même et, dans une conception de souci de soi, à intérioriser un rejet de cet idée d'oubli. Dans sa conception, Constantopoulos reprend une citation de Plotin : « enlève tout ce qui est superflu, redresse ce qui est oblique, purifiant tout ce qui est ténébreux pour le rendre brillant, et ne cesse de sculpter ta propre statue » (Constantopoulos, 2003, p.216). Nous pouvons supposer que le backpacker hypermoderne ou postmoderne, a, comme son prédécesseur le *Drifter*, une envie de se retrouver lui-même dans un état de sous-consommation, au naturel, et une envie de rencontrer des cultures et sociétés différentes de celles qu'ils connaissent déjà.

Enfin, la question du départ s'est posée en termes de critique, de rejet, par rapport à la société postmoderne ou hypermoderne. Nous nous sommes demandé si l'utilisation accrue des moyens technologiques et des réseaux sociaux, mais aussi le monde de consommation dans lequel ceux-ci s'inscrivent et le mode de vie aliénant forceraient certains individus à s'en extirper, s'en détacher, se déconnecter (pour un temps), au travers de longs voyages (Demers, 2012). Nous chercherons à savoir si le voyage englobe autant une critique de la société occidentale qu'une volonté de détachement de la vie stressante que peuvent mener les individus dans cette même société.

Les questionnements concernant le retour, les premières hypothèses se sont tournées vers la conception du lieu du domicile dans le pays d'origine comme étant un « *point d'ancrage* », un endroit sécuritaire, un lieu d'épanouissement social, familial et professionnel. Le backpacker aurait des envies d'ailleurs, de découvrir de nouveaux horizons, mais l'éventualité de s'établir et de s'épanouir sur le long terme à l'étranger ne s'aborde pas tant le domicile est valorisé et intériorisé comme faisant partie de l'identité-même de l'individu, identité qu'il ne souhaite pas perdre.

Dans un esprit de continuité, nous nous sommes demandé si l'épanouissement professionnel, et l'intention de construire une carrière professionnelle dans leur pays pouvait constituer une motivation de retour (Cohen E., 2003; Ting et Kahl, 2016). Les voyages et leurs apprentissages sont un avantage professionnel qui peut être mis en avant dans une volonté de postuler dans certains secteurs. Cette hypothèse au double emploi (raison de départ et raison de retour) sera dès lors abordée.

Nous avons également soulevé l'hypothèse du style de vie du routard comme étant une volonté de rentrer, dans le sens où, le mode de vie d'itinérant est rempli d'épreuves, de contraintes, et de challenges, et il se détache très fortement du confort du quotidien routinier belge ou français. Les habitudes font alors partie de l'intuition machinale et intégrée par l'individu, allant au-delà de sa propre conscience (Englebert, 2016), nous aimerions comprendre si le manque des habitudes quotidiennes exerce un rôle dans la volonté de retour.

Enfin, Welk (2004, dans Paris, 2010b) explique que dans notre société moderne, le backpacking s'est effacé de ses racines et n'est plus qu'une « expérience contre-culturelle à court-terme », et donc, l'influence du voyage sur l'individu s'estomperait après le retour. Nous chercherons, dans le cadre de ce travail, à comprendre l'impact du voyage, ses apprentissages et à découvrir si les potentielles modifications de l'*habitus* de l'individu ont un effet long terme et, en particulier si ces dernières engendrent de nouvelles envies de voyager et de réitérer l'expérience.

L'objet d'étude ici est large et multidimensionnel. En effet, beaucoup d'hypothèses sont soulevées, l'objectif étant de considérer le plus d'éléments possibles en s'insérant dans la globalité temporelle du voyage, et ce, afin de comprendre au mieux les motivations de mobilité touristiques des jeunes backpackers belges et français.

4. Méthodologie et concepts sociologiques et anthropologiques

4.1. Méthodologie

De nombreuses études en sociologie et en anthropologie ont été menées sur les voyageurs en sac à dos, et ce, dans un cadre structurel généralement axé sur des études qualitatives ou ethnographiques (Wilson & Richards, 2008). En outre, la mobilité touristique est étudiée sur un aspect beaucoup plus économique de la science, afin de comprendre plus stratégiquement ce qui attire les voyageurs, et donc se centre sur les flux et les dépenses de ceux-ci. Dans le cadre de ce travail, nous nous sommes orientés vers une perspective socio-anthropologique de la méthodologie, c'est à dire que nous avons souhaité utiliser des entretiens qualitatifs comme base de données à analyser empiriquement, mais aucune recherche « de terrain », d'ethnographie ou d'observation participante n'a été opérée.

L'idée étant de s'interroger sur les motivations des backpackers en termes de leur double mobilité d'aller et retour, nous nous sommes donc penchés sur une approche multidimensionnelle de l'étude. Il a été choisi de considérer un point de vue holiste sur les intérêts des backpackers, et ce, pour une compréhension plus étendue du concept. La volonté étant de ne pas être dans une considération unique et spécifique de l'aventure du voyageur, mais plutôt de le comprendre dans un sens large et global. La problématique se centre alors sur une première hypothèse générale qui voudrait que le backpacker ressente de fortes envies de départ, de quitter la vie qu'il mène et ce qui l'entoure pour vivre une aventure, pour, quelques mois plus tard, revenir sur ses objectifs de départ et retrouver tout ce qu'il avait abandonné dès lors, et donc, rentrer chez lui. Nous essayerons de comprendre ce revirement d'objectifs et d'envies, par la dualité des choix qui se posent en termes individuels et comportementaux.

La méthodologie de ce travail se veut, de prime abord, comparative d'une littérature scientifique et d'une approche de terrain basée sur des entretiens qualitatifs. En effet, le terrain de recherche se focalisant sur les jeunes backpackers belges et français nous a permis de nous détacher des apports scientifiques qui se concentrent principalement sur les backpackers anglophones et asiatiques. La comparaison des résultats de l'enquête et de la littérature s'inscrira directement dans le corpus de cet écrit, afin qu'il soit plus aisé de la comprendre et de l'étudier.

Nous avons dès lors opté pour une recherche empirique qualitative qui reprend des entretiens semi-directifs de trente backpackers belges, français, et franco-suisses¹⁰. Le questionnaire a été rédigé après une première lecture d'un certain nombre de revues littéraires scientifiques sur le sujet, ce qui l'en a inspiré grandement, bien que des discussions informelles sur le sujet aient complété la grille d'entretiens. Le questionnaire se compose de plusieurs parties, l'une concernant l'aspect social du voyageur car, afin de tirer certaines conclusions, nous avons voulu comprendre les parcours scolaires, familiaux et professionnels de nos interrogés. Ensuite, nous divisons le questionnaire en trois parties ; l'une sur les raisons de départ, la deuxième sur les expériences vécues sur place en termes de rencontres et d'utilisation de la nouvelle technologie, dans le but de comprendre si ceci a un impact sur les

¹⁰ Les annexes 1 et 2 reprennent chacune le questionnaire et un listing descriptif des participants à l'enquête.

sentiments de retour ou non, et enfin, la troisième partie se consacre au retour, les motivations de celui-ci mais aussi sur le potentiel impact psycho-social du voyage en termes de modification de l'état d'esprit et des valeurs morales du voyageur.

Il n'y a pas concrètement eu de choix à établir et à définir quant aux personnes interrogées. En effet, un appel fut émis sur les réseaux sociaux expliquant le cadre de cette recherche, aucune définition du backpacking n'a été donnée. Il était souhaité que les personnes s'auto-définissent elles-mêmes comme étant des « backpackers » et ce, afin de mieux saisir l'amplitude du terme et, surtout, de considérer la recherche dans son terrain le plus large possible, bien que tout de même restreint par le biais via lequel l'appel fut diffusé¹¹. En outre, des entretiens ont pu être menés via un bouche-à-oreille informel. La seule condition émise était de s'entretenir avec des backpackers « jeunes adultes », c'est-à-dire entre dix-huit ans et trente-cinq ans, et francophones. Selon, Wilson et Richards (2008), dans les études sur les backpackers, se trouve généralement une faille, un biais, qui réside dans le fait que le chercheur définit lui-même si un individu peut être considéré comme un « backpacker », ce qui influencera d'une certaine manière l'analyse des résultats. Ici, le but a été de se détacher de cette idée de définition d'un backpacker, l'enjeu étant à ce niveau.

Nous avons souhaité délimiter les entretiens semi-qualitatifs officiels à une trentaine de personnes car un schème général, un spectre de réponses a pu être constaté après une vingtaine d'entretiens. Les personnes interrogées se sont alors avérées être des adultes entre vingt-quatre et trente-deux ans, de nationalité belge, française et franco-suisse. Une majorité féminine est également à considérer. Un point important à noter est qu'aucun de nos intervenants n'a d'enfant. Nous avons également rencontré deux couples de voyageurs, donc deux duos.

Les entretiens se sont déroulés de visu, soit en rencontrant la personne dans un lieu prédéterminé, soit via un appel par caméra-vidéo lorsque celle-ci se situait à l'étranger. La durée des entretiens était variable, le plus court étant de trente-neuf minutes alors que le plus long a duré près de trois heures. La moyenne s'étend alors aux environs de cent-dix minutes. La volonté de laisser parler l'intervenant de ses expériences, sans spécialement l'interrompre était alors souhaitable, tant le sujet de cette recherche peut parfois sembler personnel. De fait, ce sujet concerne autant les valeurs intrinsèques que la modification comportementale, la notion identitaire et les constructions et représentations psychosociales du backpacker quant à son environnement quotidien (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008). Une relation de confiance était à dû être établie aux prémices des entretiens. En outre, il a été étudié que le backpacker est généralement loquace quant à ses expériences, et qu'il trouve un grand intérêt émotionnel à en discuter (Lachance, 2013 ; Noy, 2004b).

Une analyse du champ sémantique a été menée après chaque entretien pour comprendre le spectre des réponses données. Un comparatif, comme déjà expliqué, fut mis en place durant la totalité du corpus de ce travail, et ce, dans le but d'effectuer des allers et retours entre champ empirique et

¹¹ En effet, le choix de faire appel via les réseaux sociaux délimite alors la recherche aux backpackers possédant un compte sur l'un de ces réseaux, et pourrait alors constituer un biais dans la recherche.

théorique, et ainsi établir des conclusions concernant les hypothèses, qui elles, ont été construites suite à des entretiens informels.

Il est intéressant de noter qu'aucun terrain d'observation participante n'a été mené dans le cadre de cette recherche, ce qui peut autant constituer un biais qu'une force. En effet, selon Wilson et Richards (2008), les anthropologues qui suivent des backpackers pour les ethnographier sont alors eux-mêmes devenus des backpackers, et ceci constitue un frein à l'enquête, qui pourrait être influencée par l'expérience-même du chercheur. En outre, une auto-ethnographie n'aura pas non plus eu lieu dans le cadre de ce travail, la recherche s'étant uniquement concentrée sur la trentaine d'entretiens qualitatifs semi-directifs. Par ailleurs, aucun expatrié ou immigré n'a été interrogé, l'étude se porte sur l'aspect touristique du backpacking, comme il a déjà été défini. Enfin, les autres acteurs qui tournent autour de l'activité du backpacking, comme les détenteurs d'agence, les guides, producteurs ou résidents qui accueillent chez eux certains routards n'ont pas été pris en considération dans le cadre de cette étude.

4.2. Concepts sociologiques et anthropologiques

Ce travail se positionne dans plusieurs branches de la sociologie et de l'anthropologie. Premièrement, nous avons abordé à plusieurs reprises l'insertion du backpacker dans sa définition globale et non spécifique, le travail s'insère dans une perspective méthodologique holiste de la définition du concept. Celui-ci ne crée pas une structure et un effet de causalité sur les décisions de départs et de retours, mais dans sa définition il est alors préférable de comprendre un sens général, dans son ensemble, sans écarter des domaines spécifiques (Vibert, 2017). Cependant, le fait d'avoir considéré l'âge et la nationalité comme étant une variable analytique érode quelque peu cette notion d'holisme méthodologique.

Deuxièmement, il est probable que l'étude s'insère dans une conception de l'individualisme méthodologique. En effet, selon Brochier « la règle fondamentale de l'individualisme méthodologique serait de considérer que tout phénomène économique ou social global est le résultat d'actions ou d'états de conscience individuels » (Brochier, 1994, dans Tarot, 2004, p.86). Dans cette étude, nous essayons de tirer des généralités, des conclusions hors de l'analyse personnelle des aspects motivationnels des individus pratiquant une certaine forme de tourisme. Nous faisons donc appel à leur rationalité, à leurs intérêts individuels, et à leur autonomie de gestion de leur propre mode de vie, ce qui conduit à s'intéresser à l'intérêt de la méthodologie individualiste (Tarot, 2004 ; Vibert, 2017). Ce travail s'insère dans une sociologie individualiste, où on comprendra l'individu, ses intérêts psychologiques, personnels et sociaux comme élément central de la recherche.

Troisièmement, cette étude se penche sur l'aspect identitaire des individus, sur leur volonté de modifier, créer ou de forger leur « soi », et ce, au travers du voyage. L'individu, dans son concept hypermoderne ou postmoderne, part à « la poursuite de son bonheur », et ce de manière individualisé (Taylor, 2014). En effet, selon Desforges (2000), l'identité est mouvante, changeante, et le voyage aide grandement l'individu à considérer son être social, intellectuel et personnel, mais, le voyage permet aussi à l'individu de se comprendre et de se projeter en tant que personne, dans un certain avenir.

L'individu hypermoderne est alors confronté à une multitude d'identités probables car chacune est liée à un contexte social ou spatio-temporel. L'identité se crée désormais au travers des choix individuels et personnels, non plus au travers des institutions gouvernementales ou autoritaires, et ces choix s'étendent à de nombreux aspects liés à la biographie de l'individu (Giddens, 1991, dans Desforges, 2000).

Enfin, en fonction des hypothèses menées quant aux raisons de départ des backpackers, cette étude peut s'inscrire dans une forme de sociologie de la critique sociale, ou du contrôle social. Dubet (2005) explique « que l'individu croit décider librement est en réalité ce qu'il a été programmé pour décider, ce que la nécessité lui impose, mais lui impose comme un choix nécessaire » (p.4). Cette notion de déterminisme peut être ressentie et vécue par les individus qui ont alors l'impression que la société, en particulier la société moderne où le pouvoir revêt de nouvelles formes, sous-tend un système de domination dans lesquels ils sont alors « prisonniers » (Dubet, 2005). Ils souhaiteraient ruser pour s'extirper de cette domination sous-tangente en utilisant leur autonomie individuelle et morale comme moyen de défense face à cette domination, et ce, en cherchant à satisfaire leurs intérêts individuels et moratoires. Le voyage en sac à dos étant lié à une flexibilité et une autonomie désirée, il serait alors considéré comme un moyen d'échapper à une société occidentale et à son mode de vie dès lors critiquable.

5. Raisons de départ des jeunes backpackers belges et français

Les raisons de départ des voyageurs ont souvent été la question centrale des études sur le tourisme, dans le sens « *pourquoi les personnes voyagent-elles ?* » (Larsen, Øgaard & Brun, 2011; Paris & Teye, 2010). La motivation peut se définir comme suit : « a process that influences the direction, persistence and vigour of goal directed behaviour » (cité dans Larsen et al., 2011, p.692)¹². Les motivations sont internalisées par l'individu et intégrées dans son comportement qu'elles vont guider. Elles sont donc dépendantes des facteurs biologiques et psycho-sociaux de l'individu (Larsen et al., 2011, p.692). Il est à noter, bien que la destination puisse être identique, que les individus voyagent pour des raisons qui leurs sont propres, avec des motivations différentes. La culture et l'environnement social sont des facteurs qui influencent les motivations. Des similitudes peuvent être étudiées, les motivations de départ ne peuvent pas être universalisées et globalisées (Jensen & Hjalager, 2018). Les motivations de voyage évoluent elles aussi avec le temps et les expériences, et changent en fonction des lieux de visites (Jensen & Hjalager, 2018).

Dans ce chapitre, nous essayerons de comprendre et de déceler les différentes motivations de départ des backpackers, afin de répondre à nos hypothèses initiales. Nous analyserons transversalement la littérature et les discours repris des backpackers interrogés dans le cadre de ce mémoire.

5.1. *Le départ comme apprentissage intellectuel, culturel et développement du réseau interpersonnel*

L'apprentissage est une expérience humaine. Rechercher à développer son savoir intellectuel et culturel ainsi qu'acquérir de nouvelles compétences est commun chez l'être humain. L'apprentissage est intemporel, formel ou informel, et a une portée qui s'étend au-delà de l'éducation scolaire car, en effet, dans les expériences de vie, il est possible d'apprendre de manière continue (Falk et al., 2012).

Il existe une multiplicité de formes d'apprentissages. Les voyages font partie des expériences qui permettent à un individu d'en apprendre, notamment sur lui-même, mais surtout sur le monde, son histoire et ses cultures. Le voyage permet de développer de nouvelles compétences et aptitudes, tant les expériences vécues hors-routine forment la personnalité et nourrissent les savoirs d'une personne. Ces nouveaux acquis sont alors perçus comme des récompenses, des valorisations personnelles par les voyageurs, ce qui influence l'attrait de l'apprentissage en voyage (Falk et al., 2012).

L'apprentissage en voyage commence parfois par l'étude d'une langue étrangère et le développement de nouvelles compétences (Richards, 2015). Ce motif est souvent l'une des raisons pour lesquelles les différents backpackers interrogés partent en voyage. Dans les entretiens menés, Audrey, Eloïse, Florine, les deux Justine, Renaud, Arnaud et quelques autres expliquent que leur motivation principale de départ était soit d'apprendre l'anglais, soit l'espagnol, en fonction de la destination choisie. Cependant, Marine, par exemple, n'est pas partie dans un objectif de développer une langue étrangère, a suivi pendant deux mois des cours d'espagnol sur place. Ils expliquent, notamment dans

¹² Traduction personnelle : « un processus qui influence la direction, la persistance et la vigueur du comportement orienté vers un objectif » (Traduit de Larsen, Øgaard & Brun, 2011 p.692).

l'apprentissage de l'anglais, que cette motivation est due à l'universalité de la langue, et à la forte demande sur le marché de l'emploi de savoir la maîtriser.

Selon Wilson et Richards (2008), les backpackers sont également fortement attirés par l'apprentissage de nouvelles cultures. Paris et Teye (2010) expliquent que la découverte de nouvelles cultures et l'exploration est plus recherchée par les backpackers novices. Cette découverte passe par les interactions sociales avec les locaux, ce que Richards dénomme « le tourisme relationnel » (2015). Toutefois, certaines rencontres et expériences d'apprentissages peuvent être dénaturées et peuvent alors renforcer des stéréotypes et préjugés à l'égard des autres cultures (Falk et al., 2012). Nos backpackers interrogés sont majoritairement attirés par la découverte d'altérité, de différences culturelles. Ils sont curieux « *de connaître comment ça se passe ailleurs* », comme l'explique Cindy. Fortement sociables, Sarah(b) et Clément, voyageant ensemble, nous expliquent qu'ils ont tendance à partir à la découverte d'autres cultures, que cela les « *enrichit plus que tout* ». Ils favorisent tous deux les lieux où les locaux sont le plus présents, afin d'apprendre à mieux connaître la culture locale, les idéaux et croyances, et tentent de « *faire tomber les barrières qu'il peut y avoir entre touriste et les personnes locales* » (Clément, backpacker). Audrey nous explique alors qu'elle avait « *envie de voir autre chose* » :

« Je voulais voir les petites gens qui vivent des choses différentes. Je voulais voir... ça t'ouvre l'esprit de voir comment d'autres gens vivent et ça remet des choses en perspective. C'est sensé t'apporter une remise en question. Je dis ça pour le contexte culturel surtout, plus qu'économique. Un village c'est pas forcément riche, là-bas on ne sait pas s'ils sont heureux, mais on a envie de voir dans quel monde ils vivent ».

Au travers de ses dires, et ceux de plusieurs autres voyageurs interrogés qui partagent cette opinion, on peut déceler la forte envie de comprendre et de connaître des nouveautés culturelles, d'autres modes de vies, et de partir à la rencontre de nouvelles personnes qui ont des histoires et anecdotes à raconter.

Enfin, on pourrait imaginer plus globalement que les backpackers voyagent dans un but de rencontre, non pas seulement des personnes locales, mais aussi des autres voyageurs, guides ou toute autre personne qu'ils pourraient croiser sur leur chemin. Le voyage peut alors avoir pour but des rencontres et des interactions sociales (Noy, 2004a). De manière surprenante, lors des entretiens, aucune personne interrogée n'a mentionné le fait de rencontrer des « semblables », c'est-à-dire des autres backpackers ou occidentaux. L'attrait des rencontres avec les locaux est prédominant dans le cadre du voyage comme lieu de rencontre. Les backpackers interrogés avaient déjà leurs cercles d'amis, leur réseau, et ne partaient pas dans un but de l'élargir. Les rencontres sociales sont alors une conséquence du voyage, mais pas une cause concrète.

5.2. Le départ pour des besoins personnels face à une crise existentielle et des envies de changement

Plusieurs études démontrent que le backpacker voyage dans un objectif personnel de développement de soi, dans un but de grandir, un rite de passage à la vie adulte, une évolution et croissance personnelle (Ting & Kahl, 2016). Ces besoins sont imbriqués dans ce que l'on pourrait appeler une « crise existentielle », une forte envie de changement (de soi), d'évolution. Cette « crise »

relève des questionnements de la vie quotidienne, certains problèmes et insécurités qui paraissent insurmontables, une impossibilité de projets d'avenir. Le voyage apparaît alors comme solution, mais aussi comme besoin de repousser, décaler, postposer certains aspects négatifs de la vie (Demers, 2012 ; Lachance, 2013). Les besoins d'autonomie, d'expériences parfois fortes et inconnues sont alors valorisés dans une quête de changement de personnalité, d'équilibre mental. Parfois, le voyage est considéré comme « un rite de passage », une expérience à vivre pour se sentir grandi, et qui permet d'aborder ensuite les soucis du quotidien avec un autre angle de vue. Le voyage est une recherche de soi-même (Courant, 2013), où l'on « part à la découverte de soi » (Hottola, 2004). Il a été remarqué que le besoin d'épanouissement personnel, et d'expansion personnelle comme facteur motivationnel de départ pour les backpackers évolue en fonction de l'âge et de l'expérience du backpacker : les backpackers plus âgés et plus expérimentés partent moins dans cet objectif que les backpackers novices (Paris & Teye, 2010).

En effet, « les crises » pour lesquelles le voyageur ressent le besoin de partir, de fuir, sont souvent dues à des situations émotionnelles trop fortes, dont l'individu a besoin de se détacher. Elles peuvent être de plusieurs registres, il est possible de définir comme type de crises : ruptures amoureuses, perte (parfois mortelle) d'un proche, crise familiale, changement de parcours professionnel ou scolaire ou sentiment d'égarement par rapport à ces mêmes parcours, déménagement (Lachance, 2013), ou simplement, un changement de mode de vie, comme le passage de la vie d'étudiant à la vie professionnelle, ou l'entre deux occupations, par exemple (Paris & Teye, 2010). Selon Paris et Teye (2010), dans un objectif d'échappatoire à cette crise, perçu comme un projet de vie (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008), la relaxation ou la détente sont des objectifs motivationnels du backpacker.

Dans l'analyse hypothétique de ce facteur clé étant le voyage comme remède à une crise existentielle, nous avons découvert qu'une forte majorité (plus de trois-quarts) des personnes interrogées voyagent dans ce sens. Nombreux ont eu comme effet déclencheur d'une envie de voyage ce qu'ils considèrent comme un sentiment de perte de repères, un besoin de se retrouver et de se défier suite à une déception, un évènement qu'ils définissent comme négatif. Sarah(a), par exemple, nous explique :

« Je me sentais étouffée ici à Liège, j'arrivais plus à m'épanouir, j'arrivais plus à créer, j'arrivais plus à rien faire, en fait. J'avais trop besoin de partir, de vivre des choses... j'avais besoin d'un truc pour m'aider à me recentrer sur moi et sur mes projets artistiques ».

Le cas de Sarah(a) exprime le sentiment de blocage qu'elle a pu ressentir dans sa vie professionnelle, où le voyage lui est apparu comme une solution pour se recentrer sur elle-même et sur ses projets. Audrey, Mélissa et d'autres confient qu'eux aussi, se sont perdus dans leurs parcours professionnels.

Parfois, un parcours changeant dans la scolarité ou dans le milieu professionnel peut sembler moralement éprouvant, et une rupture avec les habitudes doit être mise en place pour se recentrer sur soi. Mélissa, Max, Jeremy, et bien d'autres, n'arrivaient pas à s'épanouir dans leurs métiers. Mélissa nous révèle :

« Je suis partie parce que je ne savais pas quoi faire, je restais dans le même appartement, j'avais le même job que je détestais, je vivais les mêmes choses tous les jours. Là, en partant, je

vais vivre des choses nouvelles dans un pays nouveau... Je suis partie pour fuir. Ce que je ne savais pas à l'époque c'est que j'allais retrouver tout ce que je fuyais en rentrant ».

L'idée de partir voyager pour prendre un temps de pause, une coupure avec la réalité professionnelle est requise, et considérée comme un besoin par le voyageur. Ce temps de pause lui permettra de se concentrer ailleurs que sur les soucis du quotidien, d'établir un vide mental afin de trouver le temps de se découvrir soi-même et ses envies professionnelles ou scolaires. Audrey par exemple, de formation anthropologue, s'est trouvée une passion pour la photographie en voyageant et a changé littéralement de parcours professionnel en rentrant de voyage.

Les ruptures amoureuses sont aussi des facteurs « de crise » poussant à une envie de voyage pour se recentrer sur soi. Florine, backpackeuse interrogée, nous raconte qu'elle est partie pour se retrouver « seule avec elle-même » après une rupture amoureuse. Quant à Marine, la rupture-même fut un élément déclencheur car elle estimait que : « *plus rien ne me retenait à rester en Belgique* ». Un changement, une modification de la vie routinière est donc élément déclencheur d'un appel motivationnel à partir.

L'hypothèse du voyage comme un objectif de développement personnel en réponse à une crise existentielle peut être confirmée. Dans ce cas-ci, la motivation est un besoin, une nécessité de se concentrer sur soi, et sur son développement dans une logique de bien-être interne, et d'épanouissement personnel. C'est aussi dans une mesure un peu plus égoïste que le backpacker belge et français sera motivé pour partir.

Dans la continuité de cet aspect de développement personnel, la question des motivations du backpacking comme rite de passage à l'âge adulte s'est posée. E. Cohen (2003) définit le rite de passage comme étant une étape transitoire entre l'adolescence et la vie adulte, comprenant une réinsertion transformationnelle de l'individu, visible après une expérience qu'il aura vécue seul. Dans le cadre du backpacking, le rite de passage à l'âge adulte se positionne dans l'idée de quitter le cocon familial, pour partir à l'aventure et prouver son indépendance et ses facultés à se débrouiller en toutes circonstances (Cohen E., 2003). Le rite de passage peut autant être internalisé qu'externalisé, l'individu peut vouloir prouver son évolution tant à lui-même qu'aux autres. Un rite de passage peut aussi correspondre à une transition entre deux âges, par exemple, entre la fin d'une carrière et la pension (Maoz, 1999, dans Cohen E., 2003). Dans l'analyse empirique des discours des backpackers interrogés, nous n'avons pas pu relever l'émergence d'une motivation de départ comme rite de passage. Les backpackers étaient déjà dans un âge avancé de la vie adulte, le plus jeune ayant vingt-quatre ans, ce qui pourrait influencer cette réponse négative. Même dans une approche rétrospective des expériences de voyage solitaire qui ont pu être vécues plus jeunes, l'idée du rite de passage à l'âge adulte n'est pas exprimée dans le cadre de notre enquête.

5.3. Le départ visant une quête identitaire

Giddens explique qu'il y a deux façons conjointes de former son identité : la première est de produire une histoire sur le « *moi* », et donc, d'insérer les événements historiques d'une vie dans une

continuité passé et à venir, c'est ce qu'il appelle « *la biographie réflexive* ». Plus cette biographie sera favorable et emplie d'événements positifs, plus l'individu aura un sentiment d'auto-valorisation et de reconnaissance. C'est là qu'intervient le concept de sentiment de vivre pleinement, et surtout, de réalisation de soi (Giddens, 1991, dans Desforges, 2000). Elsrud (2001, dans Desforges, 2000) illustre dans ses théories que la construction identitaire peut évoluer, est influencée par des facteurs externes et se construit au travers des choix d'actions.

Dans les études sur le tourisme, il a été remarqué que l'une des motivations du voyage était de changer d'identité, de modifier la perception de soi-même et sa construction de soi, et d'apposer des changements dans un cadre personnel et social (Maoz, 2006). L'expérience touristique permet, dans la continuité des théories de Desforges et Giddens, de faire des choix sur les événements historiques d'une vie, et concède aux individus la possibilité de s'auto-définir en fonction de l'expérience qu'ils choisissent de vivre. En outre, selon Desforges, le tourisme permet de s'éloigner de l'identité sociale qui a été conçue dans le lieu originaire du voyageur, et donc, autorise le touriste à façonner sa propre identité de manière totalement individuelle (dans Maoz, 2006).

Selon Ting et Kahl (2016), les individus nés après 1980 forment une génération de personnes se questionnant fortement au sujet de leur identité. Beaucoup d'interrogations sont émises en termes de contributions à la vie collective, de valeur de l'existence personnelle et de celle des autres, des objectifs de vie, ainsi qu'au niveau de la conception d'une identité qui leur est propre. Le voyage permettrait d'ajouter des éléments supplémentaires à cette construction identitaire, et ce, en remettant en cause les principes de bases acquis et, parfois, questionnés par les individus. Le simple fait de changer de nourriture, d'observer d'autres rythmes de vie cause des contradictions, des dissonances internes qui influencent alors la manière dont l'individu, le voyageur, se perçoit. C'est dans ce mécanisme de confrontation de normalités que la question identitaire prend son sens (Ting & Kahl, 2016).

Dans nos hypothèses, nous nous sommes questionnés sur les motivations de départ des backpackers à la recherche de leur propre identité. Cette quête d'identité est souvent assimilée à une insatisfaction du soi (Demers, 2012), et peut être potentiellement comprise dans une prolongation de l'hypothèse précédente de la « crise existentielle ». Comme nous l'avons déjà explicité, le voyageur s'engage dans un processus autoréflexif dans cette quête identitaire. Nous avons pu déceler plusieurs perspectives de réponse à cette question dans nos interactions avec les backpackers interrogés. Effectivement, la quête de soi-même est un des éléments centraux des motivations du backpacker belge et français qui décide de voyager seul. D'une part, il se sent perdu dans un train de vie qu'il n'a pas l'impression d'avoir choisi, une routine de vie qui ne lui correspond pas, il éprouve un besoin de rompre avec les habitudes du quotidien car il ne les comprend plus. D'autre part, une grande partie de nos backpackers qui voyagent seuls affirment partir dans l'objectif de « se retrouver seuls avec eux-mêmes » car les attitudes qu'ils adoptent dans leur routine ne leur correspondent pas, ou plus, et ils se sentent égarés mentalement, ce qui implique une charge émotionnelle cognitive assez forte. C'est par exemple le cas de Clémentine, qui lors de son premier voyage est partie seule dans le but : « *de partir pour me*

recentrer sur moi-même. Je me rendais compte que je n'étais pas assez égoïste dans la vie de tous les jours, je devais arrêter de penser aux autres et penser plus à moi ». Ce qu'elle exprime par-là, c'est qu'elle s'est perdue au travers de sa gentillesse et son implication dans ses contacts sociaux. La majeure partie des backpackers souhaitant partir à la quête de leur identité, généralement dans un besoin d'isolement social, voyagent donc souvent seuls. Cependant, il a été remarqué que de nouvelles identités apparaissent lorsque des contacts sociaux se créent avec autrui, lors du voyage. Comme l'explique Eloïse :

« Quand je suis partie en Nouvelle-Zélande, j'ai beaucoup appris sur ma personnalité, parce que je n'étais plus chez moi, je ne traînais plus avec les mêmes personnes qui me connaissaient dans tels et tels contextes. Je pouvais être juste moi-même, je pouvais arrêter de répondre aux attentes que les autres avaient de moi. Je m'en fichais de savoir ce que les gens allaient penser de moi... et en fait, en étant moi-même j'ai découvert que j'étais quelqu'un de drôle... jamais en Belgique je ne me suis considérée comme une fille drôle, j'étais même plutôt sérieuse... alors que là-bas, tout le monde me complimentait sur le fait que j'étais marrante. C'est comme si j'avais changé de personnalité, alors que non, je me suis juste laissée aller dans un contexte différent de celui que je vivais en Belgique ».

Lorsque le backpacker part dans un but de recherche identitaire, il se conditionne à cela et il choisit généralement de partir seul, pour être moins influencé par un contexte familial qui lui rappelle son ancienne identité. En outre, il choisira de voyager seul pour ne pas être influencé, ou contraint de suivre les volontés de quelqu'un d'autre que lui-même (Elsrud, 2001). Cette volonté de solitude est prédominante dans l'enquête que nous avons menée, et beaucoup motivent le choix de ne pas se laisser guider par quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes comme intention primordiale.

Enfin, nous nous demandions si le backpacker belge ou français partait dans une perspective de modification de certains comportements, faisant partie de son identité. Les résultats des analyses sémantiques des réponses des questionnaires ont démontré qu'effectivement, le backpacker part autant pour ajuster ses comportements, et ce, en s'inspirant de nouvelles cultures, en apprenant de nouvelles dynamiques, que ce soit sur l'écologie, mais aussi sur la spiritualité, comme Jordan, qui souhaitait partir en Inde pour tenter de modifier sa personnalité en adoptant le mysticisme local. Par contre, aucun backpacker n'a exprimé l'envie de partir pour se créer une nouvelle personnalité, une nouvelle identité ailleurs sur le long-terme.

La recherche d'authenticité dans le monde du backpacking, comme motivation de départ est une hypothèse qui n'a pas été posée dans le cadre de ce travail, mais dont la littérature scientifique regorge. En effet, des auteurs se sont intéressés aux liens qu'il pouvait y avoir entre la recherche identitaire et la recherche d'authenticité dans l'expérience du backpacking. Les voyageurs partant dans l'optique d'une reconstruction identitaire cherchent à s'exiler de l'aliénation qu'apporte la société hypermoderne à leur personnalité. Ils partent à la recherche d'expériences, d'événements et d'activités authentiques, qui les aident à se défaire de cette aliénation (Demers, 2012; Noy, 2004b; Ting & Kahl, 2016). Dans notre étude

sur les motivations de départ, aucun d'entre eux n'a mentionné l'authenticité du voyage comme volonté ou motivation de départ.

5.4. Le départ dans un « souci de soi », pour se retrouver en état de sous-consommation et de désaliénation

Dans les hypothèses concernant les motivations de départ, nous nous étions questionnés sur les motivations de départ des backpackers dans une volonté de « souci de soi », de désaliénation de leurs personnes inscrites dans une société postmoderne et hypermoderne. Nous aurions souhaité comprendre s'ils décidaient de partir en quête de tranquillité technologique et matérielle, un peu dans l'alignement des pensées des Drifters des années 1970.

Certaines études démontrent que les backpackers voyagent dans un objectif de se couper de la réalité du quotidien, de s'éloigner du matérialisme valorisé dans leur société, et du mode de vie stressante qu'elle engendre (Maoz, 2006). Les backpackers voudraient avoir une influence sur leur rapport avec le temps (Lachance, 2013), et apprendre à se déconnecter des réseaux sociaux et des NTIC qui participent à leur aliénation en tant qu'individus (Jauréguiberry & Lachance, 2016).

Dans notre recherche empirique, nous avons constaté que cette hypothèse n'est qu'à moitié juste. D'une part, la recherche de dématérialisation et de déconnexion n'est pas concrètement voulue et n'a pas été émise dans les discours des backpackers. En effet, la question leur a été posée de savoir s'ils achetaient ou se prémunissaient de certains matériaux et objets spécifiques avant de partir, et tous ont répondu à l'affirmative. Généralement, c'est du matériel technologique qui est acheté et indispensable : chargeurs externes (tous les backpackers interrogés ont répondu ceci), appareils photos et caméras. Ensuite, viennent s'ajouter à la liste des choses indispensables, des vêtements « pratiques » et des chaussures de marche et du matériel de camping. Aucun backpacker interrogé n'a émis l'éventualité de partir sans matériel technologique ou qui procurerait une certaine utilité pratique, à l'exception de Jordan, qui a effectué l'un de ses voyages d'une semaine en Europe sans sa carte bleue, mais avec du matériel adéquat. L'hypothèse de volonté de dématérialisation et de déconnexion peut être écartée, même si généralement, et paradoxalement, la volonté y est. En effet, nombreux ont cet objectif de déconnexion et de dématérialisation, non pas comme un motif de départ mais plutôt comme une résolution à prendre. On comprendra et déduira, qu'à travers les achats de batterie externe permettant de ne pas se passer de son smartphone, la volonté de déconnexion n'existe qu'à moitié.

D'autre part, partir en voyage dans une volonté de s'écarter du stress quotidien et des pressions mentales accumulées par un mode de vie rapide et actif est perçu comme une intention de départ par plusieurs personnes interrogées. Beaucoup se sentent étouffées dans leur travail, dans leur vie active et ont besoin d'une coupure forte. C'est par exemple de cas de Manuel, Florine et de Mélissa, qui étaient « fatigués » de leur mode de vie et qui avaient besoin de l'arrêter un certain temps avant de le reprendre.

Cette hypothèse peut alors être reprise uniquement dans un sens de fuite du stress et de la charge psychosociale que les métiers peuvent engendrer sur l'individu. Le backpacker partira dans une optique de se couper du travail (ou des études), plutôt que de se couper du matérialisme et de la technologie.

5.5. Le départ dans un rejet (critique) de la société

Dans la dernière hypothèse, nous nous demandions si l'un des motifs de départ du backpacker n'était pas un objectif de rejet de la société postmoderne occidentale, une critique de celle-ci, et donc dans une volonté de s'en détacher et de la fuir. Cette dimension s'insère dans un cadre socio-politique.

Charles Taylor (1992), dans *Grandeur et misère de la modernité*, tente d'expliquer les malaises de la modernité et du progrès technique, et les remet en perspective dans une optique négative de « déclin » humanitaire. Il définit trois malaises de la société moderne :

- L'individualisme comme nouvelle valeur (p.12), qui correspond à une perte de sens, une perte de moralité humaine (p.25) ;
- La primauté de la raison instrumentale, c'est-à-dire l'efficacité maximale de parvenir à nos fins dans une domination de la technologie (pp.15-18), ce qui va restreindre les choix de l'individu (p.22) ;
- Une aliénation de la sphère politique hautement bureaucratisée et centralisée, s'imbriquant dans des valeurs individualistes, avec un mode gouvernemental paternaliste et doux d'apparence, mais étant « régi par un immense "pouvoir tutélaire" sur lequel les gens auront peu de contrôle » (p.21), et qui correspond à une perte des libertés humaines (p.22).

Cette société, selon Taylor (1992), va amener des besoins d'authenticité et de reconnaissance de l'individu, ainsi qu'une prédominance du « moi » dans les actes interindividuels. Il ajoute plus récemment, dans une autre étude, que l'individualisme est devenu expressif, où l'abondance du matérialisme et la recherche d'authenticité et l'exposition de celles-ci sont devenues des nouvelles valeurs et des nouvelles façons d'être « heureux » (Taylor, 2014). En outre, Dubet (2005) explique que « l'autonomie morale » des individus est aliénée par les nouvelles technologies et les images qui en sont diffusées, et ceci a donc une influence sur les choix d'actions des individus. C'est dans une perspective de rejet de cette société et de ses valeurs que nous nous demandions si l'une des motivations des backpacker belges et français partent voyager.

Demers (2012), réfute cette théorie de fuite d'une culture occidentale :

Aussi, s'il existe une culture du backpacking, on pourrait comprendre celle-ci non pas comme le fait du rejet d'une culture occidentale consumériste tentaculaire dénaturant la valeur d'authenticité, mais comme se situant dans un rapport dialectique avec les principales institutions des sociétés occidentales valorisant elles-mêmes l'épanouissement d'une identité authentique : la culture backpacker posséderait ainsi son cadre propre qui induit une éthique et des pratiques tournées vers l'authenticité, sans pour autant condenser un rapport explicite aux principales valeurs d'une certaine modernité occidentale (pp. 94 - 95).

Néanmoins, d'autres auteurs la valident, comme E. Cohen (1974), en expliquant que les déplacements des jeunes se font dans une optique de rejet de l'aliénation de la société contemporaine (dans Richards, 2015). Plus récemment, des études favorisant cette théorie diminuent la généralité et sous-catégorisent les backpackers en diverses formes de « nomades » et expliquent que l'une de ces catégories de nomades

voyagent dans un but de rejet du système dans lequel ils vivent. Ils expliquent que certains backpackers méprisent et repoussent les aliénations causées par la société, et auraient des positions politiques qui prôneraient à une reconfiguration des concepts de globalisation et mondialisation (Richards, 2015). Les voyages, dans ce cas, sont empreints à des rejets du système occidental, du matérialisme et du consumérisme et sont objets de volontés d'isolement de ceci, dans d'autres cultures et sociétés aux idéaux différents.

Il est intéressant de noter que lorsque nos voyageurs sont interrogés sur leurs motivations de départ, aucun ne répond spontanément dans le sens de cette hypothèse. C'est à la fin du questionnaire, lorsque le sujet est abordé, que plus de la moitié des interrogés se rendent compte qu'ils partaient dans un but d'isolement critique face à cette société hypermoderne, souvent considérée comme « injuste », « corrompue », « trop égoïste et matérialiste ». Ce n'est donc pas une raison principale de départ, mais c'est un motif qui les influence à partir, dans un besoin autant d'isolement que de confrontations avec de nouvelles cultures, de nouvelles idées, d'autres idéologies et modes de vie.

5.6. Découvertes théoriques et empiriques complétant les motivations de départ non-hypothétisées

Dans la littérature, il est également question de partir pour des raisons de besoin d'autonomie (Jensen & Hjalager, 2018), des besoins d'anomie mais aussi d'augmentation de la valorisation de l'égo (Larsen et al., 2011) via la reconnaissance de soi dans le regard de l'autre. Seule Mélissa répondait positivement à cette dernière perspective de valorisation de l'égo et de besoin de reconnaissance. Elle souhaitait « prouver », notamment à sa famille, qu'elle était capable de partir seule. Un seul élément sur trente ne semble pas suffisant pour accepter pleinement cette théorie, mais elle n'est pas à écarter non plus, dans des perspectives d'autres recherches.

En outre, Lachance (2014) met en avant la volonté de marginalité de certains backpackers, mais ce sujet n'a pas été abordé lors des différentes discussions. Il est vrai que certains moments authentiques, un peu « hors du commun » sont souhaités, mais ils ne forment pas une volonté générale, et encore moins des motifs de départ.

Une norme qui est beaucoup ressortie dans les discussions était la notion de « challenge ». Le voyage, notamment effectué seul, est considéré comme un défi à relever, une épreuve intéressante et stimulante moralement et mentalement. Dans la littérature scientifique, il est établi que le challenge est le juste milieu entre le risque et les ressources, la compétence de l'individu, qui elle, sera mise en avant pour désamorcer le risque (Priest, 1992, dans Tsaur, Lin & Liu, 2013). Le challenge souhaité, ici, a été remarqué comme étant souvent intra-personnel, c'est dans une volonté de se surpasser soi-même, et de se prouver certaines capacités et aptitudes.

Paris (2010), a noté que les backpackers partaient parfois en quête de nouvelles valeurs personnelles. Le backpacker cherche alors à les modifier ou en acquérir de nouvelles au travers les expériences et activités qu'il mènera sur place mais aussi dans les relations sociales qu'il entretiendra avec autrui. Dans notre enquête, cette perspective n'a pas été mise en avant comme point motivationnel de départ.

Une approche qui n'a pas été retrouvée dans la littérature, mais bien dans la recherche empirique de ce travail est le fait de partir dans un but de réalisation d'un rêve d'enfance. En effet, une grande partie des voyageurs interrogés ont répondu qu'ils possédaient le goût du voyage depuis l'enfance, et que concrétiser leurs propres itinéraires et projets de manière autonome était pour eux un accomplissement, une réalisation de ce désir. C'est le cas, par exemple, de Marine, qui nous explique qu'elle rêvait de partir en sac à dos depuis longtemps, mais qu'elle était « *coincée* » par ses études, ensuite son métier, et aussi son compagnon qui ne partageait pas les mêmes envies. Le voyage est souvent perçu comme un projet à réaliser, une envie qui est dans le coin de l'esprit, et qui, lorsqu'elle sera accomplie, procurera un sentiment de plénitude au voyageur. Le mot « *rêve* » a souvent été relevé dans la recherche motivationnelle, qu'il soit un rêve d'aventure, ou simplement de découvrir une destination, comme, Aurélie qui rêvait de visiter l'Inde dans sa totalité géographique et culturelle, ou Amanda qui rêvait de voir des éléphants et est donc partie au Sri Lanka.

Quelques-uns voyagent aussi dans le but d'accompagner leur conjoint. C'est le cas d'Audrey et de Marie, qui toutes deux n'avaient pas spécialement comme objectif d'effectuer un voyage sur le long terme en sac à dos, mais qui, pour « *complaire* » ou « *suivre* », ont accompagné leurs conjoints. Il est vrai que la dimension d'accompagnement n'a pas été exposée dans les hypothèses, mais au final, elle a pu souvent être remarquée. Jordan accompagne parfois ses parents en voyage, Maeva, quant à elle, pour son premier voyage, a suivi une amie qui était effrayée à l'idée de voyager seule. En discutant avec des backpackers, il est récurrent que l'envie de partir soit stimulée par d'autres. D'ailleurs, dans l'intérêt motivationnel du voyage, il est intéressant de considérer également les influences qui stimulent les personnes à voyager. Généralement, l'influence première provient de l'entourage qui voyage beaucoup. Par ailleurs, Clémentine et Sarah(a) ont eu comme inspiration de départ, leurs défunts pères. Elles expliquent qu'elles avaient besoin d'honorer leurs pères au travers du voyage. Ensuite, dans les autres influences viennent les réseaux sociaux, juste avant les films et les reportages. Le backpacker motive donc ses envies de voyage au travers son entourage et ses activités culturelles.

5.7. Récapitulatif des motivations de départ

Nous retiendrons que les motivations de départ des backpackers belges et français sont, en premier lieu, et majoritairement le besoin d'échapper à une crise existentielle, le besoin de se couper temporairement (mais quand même un certain temps) de leur réalité qui ne fait plus sens pour eux. Cette nécessité de coupure est souvent survenue après une rupture professionnelle ou amoureuse, ou un changement d'orientation scolaire ou professionnelle. Ensuite, vient la volonté de partir dans une conception de réalisation d'un rêve personnel. En troisième lieu, l'envie d'apprentissage de nouvelles cultures, et de nouveaux lieux est mentionnée. Le souci de soi, dans un concept de bien-être pour s'éloigner du stress de la vie quotidienne apparaît en quatrième lieu, ex-aequo avec le besoin de challenge personnel et le besoin d'isolement de la société dans laquelle nous vivons.

L'hypothèse de départ dans une quête identitaire et celle de départ dans une envie de déconnexion ont été réfutées.

6. L'expérience du backpacking vécue sur place

Pour comprendre les motivations de retour d'un voyageur en sac à dos, il est important d'essayer d'analyser son vécu à l'étranger car certains événements pourraient, ou non, le stimuler à établir des choix décisionnels concernant son retour. En effet, dans les discussions échangées avec les différentes personnes interrogées, fréquemment, le billet d'avion de retour n'est pas encore acheté, ou alors, si le billet est déjà réservé, la date à laquelle le retour est prévu est modifiable.

Dans ce chapitre, nous essayerons d'explorer les différentes expériences vécues sur place, qu'elles soient reprises dans la littérature scientifique ou expliquées par les personnes que nous avons interrogées. Le rythme, le comportement et la potentielle déconnexion des NTIC, la conservation de souvenirs, les interactions sociales et le potentiel *choc culturel* seront analysés dans ce chapitre.

6.1. Activités, rythmes et attentes

Bien que le backpacker voyage à petit budget, son but sur place est d'expérimenter la culture notamment au travers la nourriture, mais aussi par tout autre type d'activités. Le voyageur est également enclin à participer à des activités plus sportives, comme la randonnée (Paris, 2010a). Paris (2010a) a constaté que les types d'activités sélectionnées sur place sont étroitement liées aux valeurs du backpacker, à son intellect, à son ouverture d'esprit et à sa sociabilité, outre le budget alloué. Par ailleurs, certains facilitateurs aux activités des backpackers existent sur place, comme des itinéraires spécifiques et adaptés, ou encore des auberges et « *hostels* » aménagés à des endroits stratégiques (Teo & Leong, 2006).

Il a été remarqué, dans les entretiens, que beaucoup de backpackers travaillent sur place, grâce à leur Working Holiday Visa qu'ils possèdent déjà avant de partir et qui est valable au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Les « jobs » qu'ils tiendront, sur place, seront souvent agricoles mais il est également de « jobs » comme guide touristique, barmaid ou aide dans des centres animaliers.

Bernstein (2018) a étudié un type particulier d'activité du backpacking, qui n'a pas été rencontré lors des interviews, c'est ce qu'il nomme « le *begpacking* ». Cette activité consiste, pour le backpacker, à mendier, ou à élaborer des performances artistiques en rue, dans le but de gagner un certain capital économique pour ainsi continuer son voyage. Cette pratique s'établit beaucoup en Asie du Sud-Est par des voyageurs généralement occidentaux, et est à l'opposé des pratiques de volontariat et de bénévolat effectuées par d'autres backpackers. Au niveau des activités de labeur, tous les backpackers partis en Nouvelle-Zélande et Australie interrogés dans le cadre de cette étude¹³ ont travaillé sur place, et détenaient un Working Holiday Visa. Maeva, Aurélie et Sarah(a) ont, elles, effectué du volontariat et du bénévolat.

Concernant le rythme sur place, d'après Lachance (2013), le voyageur en sac à dos détient un rapport de contrôle avec sa propre temporalité, les cadences et donc la vitesse des déplacements et la durée des séjours (p.73). Le rythme sera propre à chaque voyageur, et structuré à sa manière. Puisqu'il

¹³ Voir Annexe 2

est généralement autonome et indépendant, il peut tracer lui-même son propre itinéraire, et arriver aux endroits prévus aux moments où il le souhaite. De plus, il se peut qu'il change plusieurs fois de destination, qu'il improvise et manie l'itinéraire prévu, ou qu'il se laisse simplement guider par ses intuitions (Lachance, 2013).

Dans la recherche empirique, il s'est avéré qu'effectivement, le backpacker possède une grande autonomie sur ses rythmes. Certains décident d'établir un itinéraire et sont très organisés et pointilleux quant à celui-ci, comme Marie, Maxime, Cindy et Romain, qui, avant de partir, avaient déjà fixé des dates pour chaque endroit qu'ils voulaient visiter ; alors que d'autres sont beaucoup plus flexibles et se laissent voyager, comme Maeva, qui elle se « *laisse porter au rythme des rencontres* », comme elle nous l'explique. Elle ne prévoit aucun itinéraire, mais préconise le bouche-à-oreille et les bons conseils comme guide touristique. Il a été remarqué que le voyageur détient une grande autonomie et un libre arbitre sur ses expériences seulement à partir du moment où il voyage seul. Lorsqu'ils voyagent à deux ou en groupe, les backpackers doivent alors faire des concessions, des compromis. Aby explique que durant son séjour aux Philippines avec trois autres personnes, elle n'a pas profité pleinement de son voyage car elle devait en « *en permanence suivre le groupe* », « *s'arrêter à des endroits que je ne voulais pas voir, ou passer des endroits que justement je voulais voir* », c'est même devenu un regret pour elle. D'autres sont dans des cas similaires, où l'expérience de voyage en groupe, ou à deux, fut décevante et ils conçoivent dès lors qu'ils ne réitéreront plus l'expérience d'un voyage accompagné : Maeva explique :

« *Quand tu pars avec quelqu'un, t'as plutôt intérêt à bien choisir la personne, et à savoir comment elle est dans la vie de tous les jours, parce que je te jure que se coltiner un boulet 24 heures sur 24, c'est juste pour tout gâcher* ».

Le contrôle de la temporalité peut être interprété comme un choix, celui de partir seul ou en groupe car cette décision influencera grandement la cadence, les sélections des activités, l'itinéraire et les décisions en termes de logements et transport, voire parfois, de nourriture. David explique qu'il est parti avec deux autres personnes au Mexique, et qu'il était obligé de manger dans « *des restaurants beaucoup trop chers et pas très bons* » parce que les personnes qui l'accompagnaient craignaient la nourriture « *street food* »¹⁴.

Nous nous sommes également intéressés aux attentes, aux désirs que peuvent avoir les backpackers, en termes d'activités sur place (visites, logements, activités sportives et culturelles, moyens de transports, interactions sociales). Nous nous sommes demandés si ces attentes peuvent avoir une influence sur la décision de rentrer chez eux ou non. Lorsqu'un touriste possède des attentes, il préconise fictivement la manière dont vont se passer les choses, ce qui va affecter son expérience réelle du voyage (Ting & Kahl, 2016). Dans l'analyse empirique, la plupart des backpackers sont conscients de cet effet biaisant de l'expérience que forment les attentes. Florine explique, et d'autres la suivent dans

¹⁴ Aménagements extérieurs dont le principe mercantile est la vente de nourriture dans la rue.

ce sens « *ah mais non, quand tu voyages, il ne faut pas t'attendre à quoi que ce soit, sinon t'es déçue !* ». Ce qui a été remarqué, c'est que les voyageurs auront tendance à se fixer un itinéraire, un plan de voyage, mais vont essayer de garder un certain contrôle sur ce qu'ils vont vivre, en ôtant tout type d'espoirs ou d'attentes, et ce, dans un but de ne pas diminuer, interférer mentalement, alléger ou altérer les résultats de l'expérience vécue.

6.2. La déconnexion en voyage

Le backpacker a comme idée paradoxale de se déconnecter en voyage, mais, cependant, acquiert un certain matériel qui l'empêchera de se déconnecter pleinement : chargeurs et batterie externes pour être certain de toujours avoir de la batterie sur son téléphone portable ou smartphone. D'ailleurs Paris (2010b) dans son étude sur la virtualisation des backpackers a remarqué que ceux-ci apportent de plus en plus de matériel technologique avec eux. Ici, on peut faire référence aux contraintes et aux bienfaits de la nouvelle technologie et au sentiment d'ubiquité qu'elle procure à ses utilisateurs. On peut être à l'autre bout du monde, les connexions rapides du Wifi et Internet, ainsi que les réseaux sociaux nous permettent de nous sentir comme chez nous, et de ne pas perdre de vue le domicile (Jauréguiberry & Lachance, 2016). Cet accès facile à des connexions rapides crée un sentiment d'obligation, un devoir de communiquer avec les personnes restées dans le pays d'origine. On aurait tendance à croire que les voyages poussent à rompre le contact avec la famille et les amis, mais au contraire, ceux-ci s'amplifient parfois même, et les contacts fréquents peuvent devenir une obligation, une contrainte (Lachance, 2013).

En voyage, beaucoup de backpackers interrogés se munissent d'un téléphone de type Smartphone, de tablettes, ordinateurs, et appareils photos. La déconnexion totale des NTIC n'est que peu fréquente bien que l'envie d'y parvenir ne soit pas manquante (Lachance, 2014), comme il a été découvert théoriquement et empiriquement. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de connaître le rapport qu'ils entretiennent avec les NTIC et leur fréquence d'utilisation, plus de la moitié répondent qu'ils utilisent « beaucoup trop » leur téléphone, tablette ou ordinateur durant le voyage, dans le but de communiquer avec leurs proches, ce qui est perçu parfois comme un regret. Florine confesse :

« J'appelais ma famille tous les jours, à tel point que quand je suis rentrée chez moi, ben je n'avais plus rien à leur dire, et eux non plus ! C'est comme si on s'était jamais quittés, c'est un peu nul en fait ».

Pour garder cette connexion, et répondre parfois aux obligations de contact, ils recherchent des logements et des lieux qui proposent du Wifi, et achètent parfois des cartes téléphoniques étrangères, pour avoir accès à Internet partout en continu. Seuls Clément, Sarah(a) et Sarah(b) n'utilisent quasi jamais leur téléphone ou leur ordinateur.

Nous avons découvert que le téléphone est souvent utilisé comme carte routière, mais aussi comme outil permettant un accès facile de réservations en ligne d'auberges, de transports en commun, ou de visites, et leur permet aussi un accès simple à des informations pratiques et utiles dans la construction de leur itinéraire. Ces appareils et leur fonctionnement, selon Paris (2010b), permet aux backpackers d'augmenter leur sentiment d'indépendance et d'autonomie. Par ailleurs, le développement

des forums en ligne sur le backpacking, où les voyageurs échangent leurs bons plans, leurs anecdotes, leur donne le sentiment d'appartenir à une communauté sociale (Paris, 2010b). En effet, plusieurs backpackers interrogés nous ont exprimé leurs sentiments d'appartenance à une communauté, notamment sur le réseau social *Facebook* où plusieurs groupes réservés à cet effet sont accessibles et dynamiques.

La déconnexion n'est donc pas autant souhaitée, car l'utilité exacerbée de la technologie leur est précieuse dans leur parcours. Aby, nous exprime que désormais :

« C'est plus possible de se perdre, avec le téléphone, t'as mille applications pour te localiser, te diriger... et parfois t'en as même qui te donnent des bons plans sans que tu ne demandes rien. Avec mes parents et mon frère on en utilise une qui nous localise tous les quatre, et qui retrace nos chemins. Même en Belgique, c'est cool de l'utiliser parce que tu sais où ils sont, tout le temps ».

Les contacts avec le cercle amical et familial, l'accès rapide aux cartes routières, et la possibilité de réserver un logement en quelques secondes sont les points pour lesquels les voyageurs interrogés ne souhaitent pas se déconnecter. Il y a également un aspect sécuritaire, en plus de la praticité. Lachance (2014), expose, cependant, que le voyageur a le choix ou non de se déconnecter. Bien que la marge de manœuvre soit grande pour éviter la technologie en voyage, le pragmatisme de celle-ci devient un contre-argument à la déconnexion.

6.3. Un besoin de conservation de souvenirs

Dans la continuité des nouvelles technologies, nous nous sommes demandé si le voyageur détient un carnet de voyage, un blog, une page personnelle sur les réseaux, un outil qui lui permettrait de se remémorer son voyage. Paris (2010b) considère que ces moyens de garder des souvenirs favorisent également le développement identitaire du backpacker. Le carnet de voyage est une aide à la mémoration du séjour, il sert au backpacker à mettre des mots, des idées, des illustrations sur l'expérience qu'il est en train de vivre (Courant, 2013). C'est aussi un exutoire pour le voyageur. Le voyage pousserait souvent à l'écriture tant sur l'expérience du voyage que sur le ressenti, l'évolution et les apprentissages de l'individu (Courant, 2013).

Une grande majorité des personnes interrogées se souviennent au travers la photo. Ils détiennent parfois une page sur des réseaux sociaux comme *Instagram*, *Facebook*, ou un blog qui leur permettent de conserver les photos et de les partager publiquement. C'est un moyen de garder un contact « global » avec les proches, mais aussi d'exposer l'expérience vécue. D'autres, plus discrets, possèdent un carnet de voyage. Certains y dessinent ou y peignent, d'autres, comme Clémentine, y collectionnent des billets de train, d'avion, des souches de repas et les collent dans le carnet, et enfin, certains écrivent. Amélie fait partie des voyageurs qui prennent du temps pour l'écriture, elle explique :

« Quand j'étais avec mon ami en train de boire un café le matin ou quoi, dans des moments de temps morts bien sûr, on prenait toujours bien notre temps pour remplir notre carnet de voyage. Moi je préférais écrire, lui dessinait. Je m'isolais souvent de lui pour pouvoir écrire sans me

sentir oppressée... j'avais besoin de ça en fait, ce que je vivais était beaucoup trop fort que pour que je ne puisse pas en faire quelque chose ».

Le besoin de photographier, d'écrire, de garder une trace des voyages est important chez les backpackers que nous avons interrogés. C'est un moyen pour eux de vivre ou revivre éternellement leurs expériences, de se remémorer leurs apprentissages et de percevoir l'évolution de leur personnalité et ce qui a changé en eux grâce au voyage.

6.4. Quels types d'interactions sociales ?

Lachance (2013) théorise l'idée que la rencontre, dans le cadre du voyage en sac à dos, est une notion fondamentale, importante pour les routards, celle-ci étant même supérieure à la potentielle relation qui pourrait être développée. En effet, chacun sait qu'à cause de l'itinérance, la rencontre sera passagère et c'est exactement cette caractéristique éphémère qui la rend d'autant plus importante à leurs yeux. En outre, les nouvelles technologies ont modifié le rapport interactionnel social, dans le sens où il est aisé de garder contact grâce à ces outils (Lachance, 2013). L'auteur ajoute que lorsque le voyage se fait à deux ou en groupe, la relation entre voyageurs est primordiale car elle est le cœur, le lien qui tient l'activité et le rythme du voyage (Lachance, 2013). Néanmoins, lorsque les voyageurs partent à deux ou en groupe, il s'avère qu'ils ont tendance à rester entre eux et à moins s'ouvrir aux autres (Maoz, 2006). Dans l'enquête empirique, nous avons pu constater qu'effectivement, hormis Clément et Sarah(b) qui favorisent la rencontre avec les locaux, lorsque les backpackers partent accompagnés, ils rencontrent et interagissent moins avec d'autres personnes. D'ailleurs, Clémentine pense que le fait de voyager seule favorise grandement la rencontre intersubjective : *« quand tu voyages seule, tu n'es absolument jamais toute seule ! Tu es encore moins seule que ce que tu le voulais en fait »*. Il y a une certaine envie, un certain besoin dans le voyage solitaire de justement ne pas être aussi seul que ce que l'on aurait voulu. Il existe, dans ces nouvelles rencontres, un certain partage des expériences et du sentiment commun d'être éloigné de tout ce que l'on connaît. Une forte solidarité se crée entre backpackers. O'Regan (2016), contredit cette idée de solidarité car pour lui, une compétition existe entre les backpackers : au plus il y a d'expérience dans le voyage, au mieux le backpacker sera considéré. Marine, une de nos voyageuses, nous explique qu'elle a eu un certain *« ras-le-bol »* de ces rencontres éphémères avec d'autres backpackers :

“J'en pouvais plus, après 13 mois de voyage, tu te rends compte qu'en fait, tu parles tout le temps de la même chose avec toutes les personnes que tu rencontres. Comment tu t'appelles, où t'es allé, ce que t'as fait sur place... t'as l'impression de faire une course à celui qui a fait le plus de choses, c'est naze. A la fin, je ne parlais même plus avec les autres backpackers tellement j'en avais marre de ça, j'avais du coup l'impression de pas vivre mon voyage pour moi, mais pour prouver un truc aux autres que je ne connaissais même pas !”

Il est important de noter que malgré la forte volonté de rencontrer des personnes locales, nos voyageurs ont tous rencontré plus de backpackers que de locaux, ou du moins tout autant. Courant (2013) explique

que la rencontre avec les personnes locales dépend de tout un registre de conditions politiques, économiques et sociales, mais aussi, de conditions intrinsèques aux individus et à la destination.

Certains auteurs se sont intéressés aux enclaves des backpackers, ce que les personnes qui ont été interrogées appellent des « *hostels* ». Ce sont des logements, des auberges de jeunesse, où les backpackers sont prédominants dans la clientèle. Ces lieux sont situés à des intersections stratégiques pour les routards et concilient la culture locale en même temps que la culture occidentale (Wilson & Richards, 2008). Ces endroits procurent le sentiment aux backpackers de voyager tout en étant « à la maison ». Généralement les enclaves comprennent de grandes salles communes où les backpackers peuvent discuter entre eux et où des installations comme le Wifi ou parfois quelques ordinateurs sont disponibles pour qu'ils puissent communiquer avec leur famille. L'enclave est considérée comme un lieu social pour les voyageurs (Teo & Leong, 2006). Les salles communes, par leur contexte structural très social, offrent la possibilité aux voyageurs de manger ensemble, mais aussi de passer du temps et de planifier des activités entre eux. C'est l'une des raisons pour lesquelles les backpackers rencontrent moins de locaux que leurs semblables : les endroits spécifiquement aménagés pour eux les incitent à se rencontrer et rester entre eux (Cohen E., 2003).

6.5. *Expérience d'un choc culturel ou d'une confusion culturelle ?*

Enfin, nous nous sommes intéressés au potentiel *choc culturel* que peuvent ressentir les backpackers. Nous nous sommes demandé si celui-ci peut avoir une influence sur les volontés de retour. Oberg a défini le choc culturel comme étant « *transitory concept precipitated by the anxiety that results from losing all one's familiar signs and symbols of social interaction* » (1960, cité dans Hottola, 2004, p.452)¹⁵.

Le choc culturel est souvent assimilé à une expérience négative, une difficulté à surmonter en voyage, suite à des incompréhensions du contexte environnemental et social dans lequel l'individu se situe (Hottola, 2004). C'est un phénomène d'adaptation interculturelle (Hottola, 2004, p.449), créant parfois des dissonances cognitives desquelles l'individu peut, ou non, se débarrasser. C'est un facteur générateur de stress assez important. Lorsqu'il paraît insurmontable, le choc culturel perçu négativement peut pousser au retour anticipé du voyageur.

Généralement, le choc culturel est surmonté car il est perçu comme un apprentissage personnel et culturel. Les individus vont alors relativiser et essayer de s'adapter à ce nouveau mode de vie. Le choc culturel peut parfois être voulu, être recherché dans le voyage, être un élément touristique majeur, où l'exposition à des différences culturelles sera « ritualisé » par le touriste au travers les moyens qui sont mis à sa disposition pour minimiser ce choc, comme par exemple, des explications sur les modes culturels dans des guides touristiques (Hottola, 2004). Le choc culturel est subjectif et dépend des croyances et valeurs du touriste (Adler, 1991, dans Hottola, 2004).

¹⁵ Traduction personnelle : « un concept transitoire précipité par l'angoisse résultant de la perte de tous les signes et symboles familiers de l'interaction sociale » (traduit de Oberg 1960, cité dans Hottola, 2004, p.452).

Le choc culturel, en voyage, peut survenir d'une incompréhension du mode de vie local (Ting & Kahl, 2016). Les rencontres et interactions étant fortement prédominantes en voyage (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008) et l'observation de l'autre dans son contexte peuvent parfois paraître déroutant. Dans les interactions avec les locaux, le choc culturel survient dans l'incompréhension des dialogues au sens brut de la langue parlée, mais aussi dans les discours. Généralement, au travers la mondialisation et l'information omniprésente, le choc culturel de nos jours peut être grandement diminué car il sera au préalable anticipé.

Dans le cadre de ce travail, nous avons donc décidé d'approcher ce concept de manière plus douce, en abordant le thème de la *confusion culturelle* de Hottola (2004). La confusion culturelle équivaut à un sentiment d'émotions troublées face à des différences culturelles mais qui ne constituent pas véritablement un choc (Hottola, 2004). La confusion culturelle est reliée à l'expérience émotionnelle de l'individu, qui va apprendre de cette confusion pour « survivre », ou tout du moins, essayer de vivre la meilleure expérience possible. La confusion culturelle dépend aussi grandement de l'individu, de sa stabilité mentale (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008), de ses expériences touristiques précédentes, de sa capacité d'adaptation et de ses croyances et valeurs (Hottola, 2004). La confusion peut être soit une déception, soit une forme de fatigue due à une accumulation de nouveaux apprentissages (langue, odeurs, nourriture), ou les deux (Hottola, 2004).

Nous avons demandé à nos backpackers s'ils ont ressenti une quelconque confusion culturelle, qu'elle soit positivement perçue ou non. Nous ne souhaitons pas partir d'un postulat négatif concernant cette idée car il est possible également que la différence culturelle plaise et pousse à voyager plus.

Les confusions culturelles négatives ont été peu nombreuses et sont souvent vécues dans les pays de l'Asie du Sud-Est. La pollution est un facteur qui revient beaucoup car le mode de vie très peu conscient de l'écologie marque négativement les voyageurs ainsi que maltraitance envers les animaux. Des discours échangés avec les locaux ont également constitué quelques perceptions négatives sur le pays, comme Aby l'explique :

« Aux Philippines, j'ai rencontré un garçon à qui on avait coupé la langue, parce que quand il était petit, il voulait absolument devenir une fille. Ses parents ne supportaient plus l'entendre dire ça, alors ils lui ont coupé la langue ! ».

Le sentiment de différenciation est également perçu comme négatif. « *Etre occidental quand tu voyages, ça veut parfois dire aussi que t'es un portefeuille sur place* », raconte Audrey. Les échanges entre locaux et voyageurs sont parfois moins bien ressentis par les voyageurs quand l'aspect monétarisé est grand. Arnaud raconte :

« Une fois, on était au Mexique et on était dans une espèce de camionnette pour touristes, comme une jeep à toit ouvert. A un moment donné sur la route, on voit au loin des gens tirer un filet pour nous bloquer le passage, et ils n'ont pas voulu ouvrir la route tant qu'on ne leur achetait pas quelque chose. C'était de la nourriture qu'ils vendaient, mais quand même, ça veut

dire que d'autres nous ont vu passer sur la route juste avant et les ont prévenus qu'on arrivait... je me suis vraiment senti coincé, ce n'était pas agréable ».

Les rapports monétaires ne constituent pas en soi une confusion culturelle, mais plutôt un sentiment de dérangement dans leur parcours et activités.

Nous avons, au travers des discours analysés, pu comprendre que la confusion culturelle était bien plus souvent perçue comme positive que négative. Majoritairement, tous ont apprécié être confrontés à des différences culturelles, et l'ont perçu comme faisant partie d'un apprentissage plutôt que comme une déception. En outre, lorsque la question sur la confusion culturelle leur était posée, une majorité dominante des répondants ont alors exprimé leur stupéfaction devant « l'ouverture d'esprit » et « la bonté » qu'il peut y avoir ailleurs, tant ils considèrent qu'il existe un contraste social entre leur expérience à l'étranger et leur pays d'origine. Tous se sont sentis très bien accueillis et aidés par les locaux, et ce de manière si forte, qu'ils en furent perturbés. « *La gentillesse des gens là-bas est incroyable* », résume Eloïse. Notamment pour les voyageurs en Nouvelle-Zélande, où le mode de vie extrêmement écologique est perçu comme positif par les backpackers, et où le rapport à la nature est beaucoup plus intensifié qu'en Europe de l'Ouest. Les différences culturelles ont alors été très appréciées et valorisées par nos différents voyageurs.

7. Les raisons de retour des jeunes backpackers belges et français et les conséquences intégrées du voyage

Maintenant que les différents évènements prenant place durant le voyage ont été abordés, nous pouvons tenter d'infirmer ou d'affirmer mais également de compléter les différentes hypothèses de retours des voyageurs. Nous essayerons aussi de comprendre si le voyage produit des répercussions au long terme sur l'individu, une fois rentré chez lui.

Il est important de savoir que le backpacker éprouve le besoin de partager son expérience, de la raconter. Il recherche spontanément à expliquer ses aventures, ce qu'il a découvert, quelles ont été les interactions sociales, quels étaient les moments forts et les moments faibles et ce qu'il a observé durant son voyage (Teo & Leong, 2006). Pour le retour, soit le voyageur a déjà acheté son billet de retour et a donc déjà fixé une date, soit il n'a pas encore décidé de celle-ci. Le retour peut alors également se faire anticipativement ou être retardé de plusieurs mois. De plus, le choix du retour fait également partie de l'envie d'autonomie et de l'indépendance du backpacker (Lachance, 2013). Dans notre recherche, nous avons remarqué que les backpackers effectuant des courts voyages, c'est-à-dire entre quelques semaines et trois mois, ont tous déjà sélectionné au préalable leur date de retour car ils sont généralement contraints de rentrer pour des raisons professionnelles.

7.1. Le domicile comme « point d'ancrage »

Nous nous sommes en premier lieu questionnés sur le fait que le voyageur arrête son voyage car il considère son pays d'origine, sa ville, comme étant un « point d'ancrage », un lieu auquel il accorde de l'importance, qui lui permet un véritable épanouissement social causé par l'attachement affectif à ses racines originaires. Le voyage est alors considéré comme une envie de voir de nouveaux horizons, une envie d'apprentissage, mais la terminaison de celui-ci est nécessaire pour un bien-être établi sur une durée à long terme.

Il faut savoir, avant toute chose, que la possibilité pour un backpacker de s'établir à l'étranger, ou de perpétuer son aventure en tant que routard toute une vie est possible. Le voyage devient alors un mode de vie (Cohen S., 2011). Kelman explique qu'à partir du quatrième voyage en sac à dos, le statut de backpacker peut être, dès lors, internalisé (cité dans Jensen & Hjalager, 2018). Ces voyages incessants concernent les voyageurs en sac à dos mais aussi les personnes voyageant en voilier ou en caravane. Les backpackers qui choisissent le voyage comme mode de vie sont généralement contraints de rentrer pour des raisons économiques et administratives. Ils travaillent alors quelques mois dans leurs pays d'origine, économisent, puis reprennent la route, et ce, dans ce schème continu (Sussman, 2000, dans Cohen S., 2011). Dans notre enquête, nous avons rencontré Sarah(b) et Clément qui ont décidé de mener ce style de vie. Ils expliquent que rentrer n'est pas une réelle obligation morale :

« Rien ne nous rattache à la France. On n'aime pas la culture, on aime pas le mode de vie, on n'est pas proches de nos familles... on revient juste pour se faire des thunes puis on repart dès qu'on sent qu'on est confortables. Mais là, on va continuer de voyager, faire l'Amérique du

Sud, puis on demandera nos visas pour aller définitivement vivre en Nouvelle-Zélande, parce que bon, au moins là-bas on peut se faire facilement chacun 800 dollars la semaine, alors qu'en France on ne se fait même pas le double en un mois ».

En outre, ce qui amène le voyageur à s'expatrier après un voyage en sac à dos est souvent la rencontre amoureuse. Méliissa a dû rentrer car son visa expirait, mais a déjà entamé les démarches pour partir vivre en Nouvelle-Zélande rejoindre son conjoint qui y habite.

Le voyage de manière perpétuelle peut-être étudié comme une recherche constante de cohérence dans la vie de l'individu qui choisit d'effectuer cette pratique (Cohen S., 2010). Giddens (1991) aurait analysé ceci comme un effet de la mondialisation, offrant de nombreuses opportunités de vie. Ceci influencerait certains individus à choisir un mode de vie différent, non-traditionnel, permettant une constante redéfinition du « soi » (Giddens, 1991, dans Cohen S., 2010). Nous avons décidé de ne pas aborder ce sujet dans le cadre de ce travail, mais il était intéressant de connaître l'idée que certains voyageurs ne s'arrêtent pas, car comme l'expliquent Jensen et Hjalager (2018), le fait d'avoir pratiqué une fois le voyage en sac à dos ne veut pas nécessairement impliquer d'autres voyages identiques, et ne fait pas du voyageur un « sérial traveler ».

En effet, hormis Sarah(b), Clément et Méliissa, aucun autre de nos voyageurs n'ambitionne de s'établir à l'étranger ou vivre une vie de voyage. Bien évidemment, d'autres projets d'aventures se sont établis, mais pas dans une perspective de long terme. La première raison à cela que nous avons décidé d'hypothétiser, est donc que le voyageur ressent, malgré tout, un besoin d'un point d'ancrage, d'un endroit où s'établir sur le long terme, et ce, entouré de sa famille, ses amis, ce que Maoz (2006) définit comme « une anxiété de séparation ».

Dans nos différents entretiens, c'est cette raison, non pas formulée ainsi, qui est le plus souvent ressortie. Beaucoup ont besoin de « rentrer à la maison », ne serait-ce que pour retrouver leur famille et leur cercle amis. Ils ont besoin de regagner leur domicile et leurs habitudes qu'ils avaient à un moment donné besoin de quitter. Il y a un aspect relié au sentiment de sécurité car, bien qu'un capital économique plus grand à l'étranger puisse être accumulé (comme en Australie ou Nouvelle-Zélande), ceci ne constitue pas une raison pour y vivre. Le retour à la maison est nécessaire pour un épanouissement total.

Quelque uns décident aussi de surprendre leurs proches en camouflant la date de retour et ce, dans un objectif de « leur faire plaisir ». On peut voir se refléter au travers ceci, le fort attachement aux liens familiaux et amicaux, et le besoin de faire persister ces liens en rompant la séparation. Nos voyageurs évoquent souvent le terme de « manque » lorsqu'ils abordent le sujet. Par exemple, Marie nous exprime :

« Mes parents, ma sœur, ils me manquent beaucoup trop. Quand je suis partie, je ne m'attendais pas à ce que leur présence me manque à ce point-là. Pourtant, je les appelle quasi tous les jours, mais ce n'est pas pareil ! ».

Le manque des animaux de compagnie est survenu dans les différentes discussions. Pour Amanda, il n'est pas question de s'établir ailleurs tant son chien lui manquerait, et elle aurait l'impression de

l'abandonner. Enfin, la volonté de poursuivre une relation conjugale constitue une raison de rentrer, comme par exemple, Michael, qui lui, est reparti plus tôt de son voyage pour rejoindre sa compagne.

Bien que l'on ressent, dans les discours des backpackers, un attachement émotionnel aux êtres humains et aux animaux, on peut aussi remarquer un attachement pour la culture, notamment, au travers nos backpackers belges et franco-Suisses. Jeremy revient de ses voyages systématiquement en été, pour profiter des festivals de musique belges car « *l'ambiance est trop géniale, c'est vraiment un des trucs que je ne peux pas rater* ». Le point d'ancrage de David, c'est la montagne : passionné de sports de glisse, il ne souhaite pas partir vivre ailleurs. Il ajoute à cela : « *en plus, la situation économique en Suisse est vraiment bonne, je ne pense pas que je pourrai trouver mieux ailleurs* ». Max, lui, Franco-Suisse également, a ajouté dans ses raisons de retour la notion de la gastronomie :

« Ce qui me manquait trop aussi, c'était la nourriture. En France, on fait vraiment bien à manger, on a de bons produits... franchement, je crois que c'est pour ça que je ne saurais pas vivre ailleurs, j'aime trop la cuisine française ».

La culture d'origine fait partie de l'identité du backpacker, tout comme son entourage, et cette identité primaire, qui l'a forgé en tant qu'individu, il ne souhaite pas s'en distancer.

L'hypothèse du retour comme étant un « point d'ancrage », un lieu que les voyageurs quittent quelques temps, mais auquel leur attachement émotionnel et identitaire est si fort, qu'ils y reviennent toujours pour y vivre et s'y établir, peut alors être validée. Nos backpackers ont des envies d'aventures, mais elles ne durent alors qu'un certain temps, tant l'envie de reprendre le cours de la vie qu'ils avaient laissé derrière eux est forte. Eloïse, dans ses paroles, peut nous apporter une conclusion :

« Je ne pourrais pas passer ma vie à l'étranger, je m'épanouis à Liège et dans mon travail. Je dois arrêter de voyager parce que j'aime ma vie ici et ma famille. En fait, quand tu enchaînes les voyages tu essayes de passer le moment où il faut te poser. Je crois que ceux qui ne s'arrêtent pas de voyager ils fuient quelque chose non-stop... ou ils ne se sentent pas bien là où ils sont... ».

Le fait de se « sentir bien » à la maison, dans la ville, dans le pays, ou simplement dans leur train de vie est un élément très important qui sollicite l'envie de revenir.

7.2. Rentrer pour une carrière

Nous avons émis l'hypothèse que les backpackers belges et français rentraient dans une optique d'accomplir une carrière professionnelle dans leur pays d'origine, ou simplement de poursuivre la carrière qu'ils avaient potentiellement mise en pause. En outre, nous nous sommes demandés si le voyage pouvait apporter des avantages supplémentaires pour leur carrière, comme par exemple, la possibilité de rédiger un curriculum vitae en anglais, ou encore l'envie de postuler dans certains nouveaux domaines.

La possibilité de développer son propre emploi à l'étranger n'est pas à écarter, tout comme celle de continuer à travailler à l'étranger tout en voyageant, et ce, notamment grâce à l'aide de la connectivité (Richards, 2015). De fait, il s'est avéré qu'avec l'augmentation des nouveaux jobs liés aux réseaux

sociaux, certaines personnes sont rémunérées pour voyager en sac à dos¹⁶. Cependant, dans le cadre de cette étude portée sur les raisons de retour, nous ne n'y sommes pas intéressés.

L'hypothèse se posant alors sur la volonté de rentrer pour améliorer ou commencer une carrière a été validée positivement suite aux divers entretiens. Tout d'abord, certains de nos backpackers ont momentanément arrêté leur carrière pour voyager. C'est le cas de David, par exemple, qui est comptable et qui a choisi de faire une pause carrière de six mois pour partir voyager en sac à dos. Marine, Michael, Sarah(a) et Aurélie nous expliquent leur passion pour leurs diverses fonctions professionnelles, et leur forte envie de rentrer pour poursuivre leur carrière. Marine expose :

« Lorsque j'ai fini mes études j'ai eu tellement de chance de tomber sur exactement le boulot que je rêvais d'avoir, mais en CDD¹⁷ de un an. A la fin de mon CDD, j'avais déjà dans l'optique de partir, mais alors ils m'ont proposé de le prolonger. J'ai dit non pour pouvoir partir, mais je savais pertinemment que passais à côté de quelque chose... puis quand j'étais en Amérique du Sud, sur la fin de mon voyage, ils m'ont recontactée pour savoir où j'en étais dans mon voyage et qu'un poste vacant était disponible pour moi quand je reviendrai. J'étais vraiment contente. J'ai toujours été une carriériste, et c'était vraiment une belle opportunité pour moi ».

On peut comprendre ici que l'aspect carriériste supplante l'aspect ludique des voyages, et l'envie de s'établir dans une carrière professionnelle et de s'y épanouir est plus forte que l'envie de voyager. Il y a une notion identitaire qui entre en jeu dans le discours, celle de l'association de l'identité, de la fonction et du rôle en tant qu'être « travailleur ». Il n'y a pas un rejet de l'identité en tant qu'être « voyageur », mais le statut qui prime est alors celui qui s'associe au travail.

Romain est parti juste après ses études, et il est rentré car, pour lui, il était « *temps de trouver un travail et de commencer la vie active* ». Nous pourrions associer le voyage à un rite de passage dans cette optique de « pause » entre les études et la vie professionnelle, mais elle n'est pas abordée dans ce sens ici. Il s'agit plutôt de profiter d'un « entre deux » pour établir des choix personnels, des rêves et des envies, prendre « une pause » entre deux fonctions qui amènent des obligations (fonction scolaire et fonction professionnelle). Le voyage à long terme est perçu comme une opportunité à saisir à ce moment qui ne se représentera pas avant longtemps, mais cette période « d'entre deux » doit s'arrêter pour, à un moment, « commencer la seconde partie », c'est-à-dire, la vie professionnelle.

Le voyage peut amener des revirements de plans de carrière. C'est ce que nous explique Audrey, anthropologue de formation, qui est partie plusieurs mois en Amérique Latine, juste après ses études :

« En fait, je me suis rendu compte en voyageant que j'adorais prendre des photos... mais pas juste bien aimer, j'adorais ça ! J'avais déjà un peu touché à la photographie avant, mais je n'avais jamais pu prendre le temps d'apprendre correctement, et là en voyage, j'ai eu le temps de chipoter un peu plus avec mon appareil photo, et ça a été la révélation quoi ! Je suis rentrée,

¹⁶ Les influenceurs ou « *Instagrammeurs* » sont des personnes fortement actives sur les réseaux sociaux, faisant partie d'un certain type de communauté, et étant rémunérés par des entreprises pour leur faire de la publicité.

¹⁷ Contrat à durée déterminée.

j'ai repris une formation en retouche photo, et là je travaille dans un studio de photos. Je me réjouissais trop de revenir juste pour ça aussi je crois ».

Le voyage permet alors de découvrir de nouvelles passions, et parfois celles-ci prennent la forme de passions professionnelles. Audrey continue :

« Du coup, il fallait absolument que je rentre pour en apprendre plus sur la photo, puis en faire ma carrière. J'en avais un peu marre à la fin du voyage, j'avais envie de rentrer pour faire quelque chose de ma vie ».

Cette idée de « faire quelque chose de sa vie » revient très souvent dans les discours de motifs de retour des jeunes backpackers que nous avons interrogés. Le fait de rentrer est souvent implicitement ou explicitement dû à une envie de s'établir autant professionnellement que familialement et socialement. C'est aussi le cas de Max :

« Je suis parti parce que je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie, et je me suis dit que ça me permettrait d'y réfléchir... mais à un moment donné, il faut rentrer pour s'établir un chez-soi, et surtout trouver un job... tous mes amis sont déjà tellement plus loin que moi à ce niveau. Ce n'est pas que je regrette d'être parti, j'ai l'impression d'avoir perdu un peu de temps, sans spécialement en avoir perdu, tu comprends ? ».

A travers la vie professionnelle, il y a une certaine notion d'accomplissement qui en ressort. Il est bien de voyager, mais il est encore mieux perçu de travailler car une notion stable d'établissement personnel sur le long-terme qui s'y rapporte.

Quant à Jeremy, lui, il a pu voyager pendant trois ans. Comme expliqué précédemment, il revenait en Belgique principalement en été pour participer aux festivals de musique belges, mais cet été, il est rentré définitivement. En effet, de formation en marketing, ayant travaillé deux ans dans le domaine et étant très actif sur les réseaux sociaux, une opportunité d'emploi s'est offerte à lui dans le domaine du backpacking, justement. Il sera chargé d'aider, de guider et de donner des conseils aux personnes souhaitant voyager à petit budget en sac-à-dos. Pour lui :

« C'est vraiment le job de rêve pour rentrer en Belgique. Franchement, je déprime à chaque fois que je reviens, puis je repars direct de toute façon... mais cette fois-ci, le fait d'aider les autres à faire quelque chose que moi j'ai fait, c'est différent. Je me réjouis de commencer ce job ».

Dans le fait de rentrer pour commencer une carrière professionnelle, nous pouvons comprendre et saisir une notion de réjouissance, d'excitation, autant que nous pouvions la percevoir dans l'idée de partir voyager. Ce sont des étapes de la vie qui, dans leur optique, doivent être franchies. En outre, lorsque le voyage est perçu comme un « rêve », comme nous l'avons étudié dans les raisons de départ, une fois que l'accomplissement de celui-ci est achevé, le reste de la vie peut commencer.

L'hypothèse du retour pour établir une carrière professionnelle est alors validé. Le backpacker rentre soit pour poursuivre une carrière déjà entamée, soit pour en commencer une nouvelle. Il était

intéressant de remarquer qu'un voyageur ressent plus de réjouissance quand une nouvelle carrière débute après son voyage, plutôt que lorsque sa carrière se poursuit, à moins que celle-ci ne soit une passion.

7.3. Rentrer pour retrouver un certain confort

Comme troisième hypothèse en ce qui concerne les raisons de retour, il était question d'étudier le retour du backpacker comme un besoin de retourner à un certain confort, dans l'optique d'arrêter cette itinérance incessante et les challenges et épreuves qui y sont associés, et ce, pour retrouver également d'anciennes habitudes. Cette réflexion a été émise dans la continuité de l'envie du backpacker de vivre des expériences intenses, de se défier personnellement, et de rechercher continuellement à se surpasser. Mais également, comme nous l'avons découvert, les backpackers sont soumis à de nombreuses épreuves, contretemps et difficultés. Il était alors intéressant de se poser la question de l'épuisement mental et physique, de l'envie de retrouver un certain confort comme hypothèse de retour.

Les entretiens ont permis de confirmer ce postulat, à plusieurs niveaux, notamment concernant les backpackers qui ont effectué un voyage sur le long terme, c'est-à-dire, un voyage de plus de trois mois. Cependant, aucun de nos backpackers affirme être rentré dans cette optique, mais lorsqu'on leur pose la question de savoir « *pourquoi n'ont-ils pas décidé de continuer leur voyage ?* », cette approche intervient spontanément. Tout d'abord, il est vrai que l'inconfort de l'itinérance continue, les trajets permanents avec différents moyens de transports, les difficultés physiques des longues marches avec le matériel à porter peuvent devenir une barrière à l'épanouissement moral du backpacker. Audrey, par exemple, nous raconte :

« Vers la moitié du voyage, j'en avais un peu marre, j'en étais même surprise, mais je pense que je n'aurais pas été comme ça si on était restés dans plusieurs endroits plus longtemps. On bougeait tous les quatre ou cinq jours, le max qu'on soit resté au même endroit c'était deux semaines. C'est le fait de bouger tout le temps... et puis je me sentais prête à accomplir des choses que j'avais envie de faire, et je ne savais pas m'accomplir car je continuais à voyager. J'avais fait le tour de moi-même, puis un moment tu as envie d'un peu de confort, de mettre ce que tu veux comme vêtements, ou de rentrer chez toi tous les jours... Là, tu ne peux pas le faire. A la fin de deux mois je n'aurais pas été dans la même optique... mais là après deux mois il m'en restait encore quatre ! Je n'avais pas de but sur place, parce qu'on ne savait pas définir où on serait et quand, si on était restés plus longtemps dans les mêmes endroits. J'étais contente de rentrer car je passais quand même des moments assez lourds, j'avais besoin d'une pause et surtout de stabilité ! ».

On peut comprendre dans ce discours plusieurs choses, notamment les difficultés liées au fait d'être en mouvement, en déplacements fréquents, le manque de stabilité et le fait de ne pas pouvoir se retrouver dans un lieu familier. Ceci agit sur la fatigue morale du backpacker car les nouvelles informations qu'il doit en permanence ingérer tout en étant en manque de repère, cumulées aux fréquents mouvements spatiaux à effectuer, jouent sur l'envie de retourner chez eux. Ensuite, nous pouvons percevoir le besoin de rentrer pour pouvoir établir des projets de vie, et retrouver un certain niveau de vie, notamment, dans

le fait de porter des vêtements « propres » et « non-abîmés », ou encore « *de dormir dans son lit* » comme l'explique Clémentine. En outre, Maxime, Marie, Marine, ont émis comme volonté de rentrer le fait de « retrouver leurs habitudes », spécifiquement, dans l'optique de cuisiner. « *C'est bête à dire, mais on mange tout le temps dehors... et là, on se rend compte qu'avoir une cuisine et se faire à manger soi-même, ça nous manque trop* », exprime Marie. Prendre soin de soi, au travers l'habillement et la nourriture devient alors une habitude qui manque.

Ensuite, les difficultés psychologiques de l'accoutumance au climat, à la nourriture, ainsi que la communication verbale dans une langue étrangère sont des facteurs qui influencent le mental et le physique des backpackers. En fonction de son état mental, le voyageur pourra percevoir ceci comme un défi à surmonter, ou comme une accumulation de tracas. Les contacts sociaux avec des personnes étrangères peuvent aussi être perçus comme dérangeants, après un certain temps. Marine exprimé cette idée :

« En fait, tu rencontres plein de gens, et c'est cool... au début. Après, quand tu te rends compte que tu as tout le temps les mêmes discours avec les gens que tu ne connais pas, ben t'as qu'une envie, c'est de rentrer retrouver tes amis et ta famille, et enfin parler d'autre chose ! Parler voyage, c'est sympa un temps, mais pas 15 mois non-stop quoi ».

Les contacts sociaux avec des personnes familières et amicales, le cadre des rencontres qui structure les conversations, le manque de stabilité dans les rencontres par le côté éphémère des relations en voyage agissent sur l'envie de retour du backpacker.

Ensuite, il a été remarqué que l'envie d'acquérir un lieu d'appartenance, détenir un domicile, un « *chez soi* » est un sentiment assez partagé chez le voyageur en sac à dos. Plusieurs retournent de voyage dans l'optique d'acquérir un bien immobilier. Maxime et Marie énoncent :

« Le seul moment où on s'est sentis vraiment chez nous, c'est quand on a acheté une caravane pour deux mois. Là, vraiment, on avait un endroit fixe, on savait où on allait dormir et on pouvait enfin se faire à manger nous-mêmes, même si ce n'est pas aussi confortable qu'à la maison, c'était déjà ça ».

On peut déduire qu'il y a un besoin assez dominant dans l'idée de posséder un « point de chute », un endroit familier et sécuritaire, qui apporte tout le confort possible pour l'épanouissement moral et physique du backpacker.

L'hypothèse, ici confirmée, exprime un besoin institutionnel de retrouver des habitudes, autant professionnelles que ludiques ou domiciliaires. Ce n'est pas une raison explicite de retour, mais c'est une motivation à ne pas poursuivre leur voyage. Les « *petites choses de la vie quotidienne manquent* » comme l'explique Emilie. Le voyage et les expériences vécues ne sont pas pour autant minimisées ou dévalorisées, mais le voyageur, en rentrant, est alors satisfait de pouvoir récupérer le confort qu'il avait laissé quelques mois auparavant. Nous pouvons, de ce fait, écarter le « choc culturel » ou la « confusion culturelle » comme une envie de retour. Comme nous l'avons compris, celle-ci a été perçue positivement par les backpackers interrogés et ne constitue en rien une volonté de retour.

Dans la poursuite de cette recherche de confort, nous avons pu nous rendre compte qu'une partie des backpackers rentrent parce que le manque d'argent sur place se fait ressentir. Clémentine, Justine(a), Emilie, Florine, Max, Mélissa, Marie, Maxime et quelques autres ont avoué être rentrés de Nouvelle-Zélande un peu plus tôt que prévu car ils ne possédaient plus assez de ressources financières sur place pour pouvoir vivre correctement, et l'envie de travailler à nouveau sur place ne les stimulait pas plus que l'envie de rentrer. Généralement, le voyageur partant avec un visa *Work and Travel* profite des derniers mois sur place pour visiter, alors qu'il travaille dans un premier temps. C'est ensuite, lorsqu'il visite, qu'il décide de rentrer plus tôt ou non, en fonction des dictats de leur couverture économique. Cet aspect peut être pris en considération dans les motivations de retour pour la nécessité de retrouver un certain confort.

7.4. *Quels sont les sentiments au retour et quel seraient les conséquences du voyage sur l'individu ?*

Dans l'intention de discerner le retour du backpacker dans une large optique, nous avons souhaité analyser l'impact du voyage sur les personnes interrogées dans une perspective de longévité temporelle. Il est souhaitable de s'interroger sur les modifications que le voyage peut apporter en termes de personnalité et d'individualité et de comportement social et écologique ainsi que sur les perspectives d'avenir des backpackers. Nous nous demandons si ces modifications s'avèrent vraies, dans quelles mesure s'estompent-elles ou non sur la durée.

Chen et Huang (2016) se sont intéressés au développement personnel du backpacker, aux changements que peut apporter le voyage en termes de capacités, d'émotions, compétences, vision du monde et de conscience de soi. Ils ont pu constater que les voyageurs occidentaux éprouaient un changement dès lors moins altruiste, moins social que les backpackers asiatiques, et donc, beaucoup plus ciblé personnellement et individuellement, ce qui pourrait être relié à la culture occidentale, individualiste de l'époque hypermoderne (Chen & Huang, 2016). Nous avons pu constater dans les discours que les backpackers belges et français ont alors tendance à effectuer des changements personnels beaucoup plus écologiques, ce qui relativise l'idée de ces auteurs. En effet, plus d'un tiers de nos personnes interrogées sont devenues végétariennes, ou tout du moins, essayent d'éliminer les produits d'origine animale de leur consommation alimentaire, et ce, dans une optique écologique de protection animale. Cette idée naît généralement chez les backpackers qui reviennent d'Australie et de Nouvelle-Zélande, où la coutume locale est très écologique, vise une protection animalière et est favorable à la consommation de produits locaux plutôt qu'à la grande distribution. Les backpackers que nous avons interrogés sont alors influencés par ce mode de vie, et tentent, une fois rentrés, de perpétuer leur nouveau régime alimentaire. En outre, nous avons pu discerner que le rapport à l'immigration change. En effet, ils se considèrent comme plus « ouverts », et s'intéressent davantage à la politique d'immigration car ils se sentent concernés par celle-ci maintenant qu'eux-mêmes ont expérimenté le sentiment « *d'être étranger et d'arriver dans un pays que tu ne connais pas, seul sans rien comprendre* » comme l'explique Mélissa. Le rapport à l'écologie et au tri des déchets a évolué favorablement et le mode de consommation vestimentaire est revu à la baisse.

Certains auteurs affirment que ces changements ou progrès personnels survenus durant le voyage peuvent persister après le retour (Elsrud, 2001). Les modifications intrinsèques s'opèrent en matière d'indépendance, d'ajustement de leur comportement dans diverses situations suite à une plus grande connaissance d'eux-mêmes. Les individus arrivent donc à ressentir moins d'attentes envers les autres et le monde (Collins-Kreiner et al., 2018). Ils sont plus enclins à l'adaptation au changement (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008), et effectuent des choix qui favorisent leur bien-être personnel (Noy, 2004b). Par exemple, dans le milieu professionnel, ils chercheront à effectuer une carrière dont les objectifs professionnels sont plus adaptés à leur personnalité et à leur expérience (Falk et al., 2012). En outre, le voyage permet une analyse critique de leur sphère personnelle et sociale qu'ils ne quittaient dès lors pas (Hedjerassi & Razafindrazaka, 2008). Ils sont, dès lors, plus « ouverts », plus « tolérants » et plus « patients » (Noy, 2004b).

Les transformations relatives au voyage peuvent se percevoir et se ressentir comme des souvenirs également dans un rapport au corps, comme le bronzage (Courant, 2013), les changements corporels volontaires (tatouages, piercings) ou involontaires (cicatrices). Amélie, l'une de nos voyageuses explique qu'elle maintient une grande cicatrice au genou suite à une randonnée effectuée au Guatemala et elle ajoute :

« À chaque fois que je stresse, ou que je me sens mal par rapport à un truc, je regarde ma cicatrice pour me rappeler que je me suis retrouvée cinq jours dans la forêt tropicale avec une grande blessure ouverte qui a été soignée bizarrement, j'ai cru que j'allais mourir, et que je n'allais jamais rentrer chez moi. Cette cicatrice me redonne du courage et me fait penser que j'ai connu pire dans la vie que ces épreuves pour lesquelles je stresse parfois ».

Les souvenirs de voyage qu'ils soient corporels ou intégrés dans la mémoire des backpackers sont pour eux des souvenirs qui perdureront, et qui expriment et reflètent des transformations personnelles (Noy, 2004b).

Les discours des backpackers concernant les apports du voyage sur eux-mêmes sont souvent des discours positifs, ils tairont les côtés négatifs (Noy, 2004b). Il a été étudié, de manière plus méfiante, que les discours de changements individuels des voyageurs s'inscrivent et s'ajustent dans l'interaction avec l'auditeur de ce même discours (Noy, 2004a). Aussi, très peu affirment généralement une crise après le retour de voyage : ils auront tendance à reprendre leurs habitudes et à s'adapter (Collins-Kreiner et al., 2018). Cette affirmation scientifique peut être quelque peu adoucie, dans le sens où, au travers nos entretiens, nous avons pu remarquer quelques difficultés encourues au retour. Sarah(b) et Clément expliquent qu'ils ne se sentent pas spécialement « à leur place » en Belgique, Jeremy quant à lui, lorsqu'il revenait pour les saisons estivales, se réjouissait de repartir tant il avait du mal à se concevoir une vie en Belgique. Généralement, ces sentiments négatifs éprouvés au retour amènent un départ rapide vers une nouvelle destination. De plus, nous pouvons percevoir qu'ils apportent une certaine interprétation négative des discours de leurs proches au retour. En effet, beaucoup de nos voyageurs expliquent que « rien n'a changé » à leur retour, et qu'ils en sont quelque peu déçus. Eloïse raconte :

« Reprendre une vie normale après ce que tu as vécu, ce n'est pas possible, t'as envie de continuer à vivre des choses fortes... et en fait, quand tu rentres, tu te rends compte qu'absolument rien n'a changé pour les gens que tu as laissé là... c'est un peu fade je trouve... mais bon, après, t'essayes quand même de vivre ta vie, et les choses fortes c'est à toi de les créer, et pas à attendre que ta famille ou tes amis les vivent pour toi... mais bon, du coup quand tu rentres t'es un peu déçue, puis ça passe ».

L'envie d'aventure persiste mais surtout, l'envie de raconter les expériences vécues. Ceci se ressent au travers le premier accomplissement au retour de l'intégralité des voyageurs interrogés : revoir la famille et les amis. Malgré le fait que les nouvelles technologies de communication permettent alors aux backpackers de voyager tout en ayant une « structure sociale » qui les raccorde aux idéologies de leur domicile (Paris, 2010b), et donc, en ne se séparant que très peu des interactions avec leurs proches, les backpackers souhaitent tout de même rencontrer nombreuses personnes de leur cercle social à leur retour. C'est peut-être leur manière de faire persister l'aventure, mais ce cercle est également une des raisons qui les ramènent à la maison, il est donc presque logique de comprendre l'enthousiasme et l'impétuosité dans la volonté de les rencontrer au retour.

L'idée de repartir voyager n'a cependant jamais été écartée des discussions qui ont été menées. Tous souhaitent explorer le monde d'avantage, en sac à dos, et se réjouissent déjà de leurs prochains voyages. Comme Maxime l'a exprimé *« le voyage, c'est un petit virus... une fois que tu commences, tu ne sais plus t'arrêter ».*

Une question a cependant été soulevée, concernant l'apport effectif des changements intra-personnels sur le backpacker à son retour. Il a été étudié qu'il est souhaité de changer, d'évoluer, d'en apprendre sur soi et sur le monde lors des envies de départ. Lors du retour, le changement ne serait-il pas alors normatif (Noy, 2004b, p.88) ? Le backpacker change-t-il réellement, ou n'applique-t-il pas une réponse prédéfinie de ses attentes de départ ? Il est intéressant de se demander si le voyage transforme réellement le backpacker, ou si le backpacker se construit lui-même au travers des idéaux poursuivis d'un « soi transformé » au retour. Le changement de la personnalité du backpacker après sa réintégration dans son contexte habituel ne serait-il alors pas conditionné dès le départ, par les attentes et motivations mêmes du backpacker ? Cette question ferait alors objet d'un nouveau sujet de recherche, et n'a pas été explorée dans ce travail, mais il était intéressant de remettre en question la valeur des discours des backpackers concernant les bienfaits du voyage sur leur personnalité.

8. Corrélation entre les motivations de départ et les motivations de retour

Tout au long de cette recherche, nous avons analysé les diverses raisons de départ et de retour des jeunes backpackers belges et français. Nous avons essayé de comprendre également leur vécu sur place, dans une perspective d'analyse plus globale de l'expérience, et donc, de l'influence de celle-ci sur les motivations intrinsèques aux voyageurs. Nous avons pu affirmer et infirmer certaines hypothèses postulées dans la problématisation et nous avons découvert de nouvelles motivations qui allaient au-delà de ces hypothèses initiales.

Dans ce chapitre, nous souhaitons analyser la relation qu'il peut y avoir entre l'envie de partir en voyage et l'envie de rentrer, si elle existe. L'interrogation porte sur la volonté de comprendre pourquoi vouloir partir vivre une expérience à l'étranger – notamment sur le long terme – si c'est pour revenir ensuite dans le pays d'origine ? Quel serait la relation plausible entre ces motivations qui amène des choix totalement différents : d'une part, partir, de l'autre, revenir.

Pour une plus grande compréhension et appréhension du sujet, nous avons décidé de diviser les voyageurs en trois catégories. En effet, la durée du voyage impacte et conditionne de manière différente les motivations de départ et de retour des backpackers, c'est pourquoi il semble important de les différencier en fonction de la durée de leur séjour. La première catégorie est celle des voyageurs « court terme », et comprend les backpackers qui ont voyagé au maximum entre deux semaines et deux mois. La deuxième concerne les voyageurs « moyen-long terme » et reprend les backpackers dont la durée de séjour se situe entre deux mois et six mois. Enfin, la troisième catégorie regarde les backpackers « long terme » qui sont partis pour une durée de plus de six mois.

Le postulat, ici, part du principe que la durée sur place aura un impact quant à la différenciation des raisons de départ et de retour des backpackers. Nous analyserons celles-ci en deux temps, dans chacune des catégories que nous venons de constituer.

8.1. Les voyageurs « court terme »

Les voyageurs à court-terme sont alors fervents de voyager en sac à dos mais pour de courtes durées, se situant entre deux semaines et un mois. Ceux-ci se rapportent alors un peu plus aux touristes car ils ne travaillent pas sur place et n'effectuent ni bénévolat ni volontariat.

La courte durée de leurs voyages est souvent due à des contraintes institutionnelles, comme par exemple, une vie professionnelle qui n'octroie pas beaucoup de congés, ou une vie étudiante qui ne permet pas d'établir des plans en dehors des congés scolaires. La volonté de voyager peu de temps est alors liée à des obligations, ce n'est pas un choix qui leur est propre.

Les motivations de départ pour cette catégorie sont, tout d'abord de visiter le pays ou la région choisie et d'en apprendre sur la culture locale. L'itinérance, dans ce genre de voyage s'exécute assez rapidement car les backpackers sont pressés par le temps, mais souhaitent généralement accomplir les objectifs en matière de lieux à visiter qu'ils avaient, au préalable, fixés. L'envie de découverte et d'aventure est alors primordiale.

La seconde motivation est de se mettre soi-même à l'épreuve et d'en apprendre un peu plus sur soi. Par exemple, Aby et Michael souhaitaient tous deux apprendre à voyager seul, c'était une motivation très importante pour eux, d'effectuer au moins une fois, sur une courte durée, un voyage en solitaire.

La troisième motivation qui entraîne le voyageur à partir est le fait d'exécuter un rêve. En effet, prenons l'exemple d'Amanda qui elle, s'est rendue au Sri Lanka pour pouvoir approcher de près des éléphants. Il existe une forte volonté d'accomplir un désir personnel intrinsèque et cette volonté-même transforme le voyage en une envie de satisfaction personnelle.

Le voyage court terme s'inscrit alors dans un besoin de « prendre des vacances » non reposantes car l'itinérance constante du backpacker apporte son lot de fatigues physiques et morales, comme nous avons pu l'aborder au long de cet écrit. L'expérience court-terme n'est alors pas considérée comme une fuite face à certaines responsabilités ou contraintes morales de la vie quotidienne du backpacker. Ce n'est pas non plus une « période d'entre deux », mais c'est plutôt un style de loisir, de vacances, une pause légère que les backpackers s'octroient avant de reprendre le cours de leur vie. Il s'avère que la flexibilité est moindre dans ce type de voyage en sac à dos car la contrainte est alors temporelle. Cette « pause » sera prédéterminée, souvent préprogrammée car le backpacker aura d'une part fixé ses dates d'aller et retour, et aura probablement déjà élaboré un itinéraire. Ceci n'exclut pas la possibilité de l'errance non plus.

Aby, partie seule en vélo entre Paris et Chimay pour une courte durée nous confie : « *C'est une des plus belles expériences de ma vie, une des plus fortes que je n'oublierai jamais* ». La durée du voyage et la distance par rapport au lieu du domicile n'influencent pas et ne discréditent pas non plus l'ampleur de l'impact qu'un voyage peut avoir sur un individu.

Les raisons de retour pour cette catégorie de voyageurs sont généralement les mêmes raisons qui contraignent ou structurent la durée de leurs vacances : l'institution professionnelle ou scolaire¹⁸. Les backpackers interrogés ayant effectué des voyages sur une courte période rentrent chez eux dans l'optique de reprendre le travail, les études qu'ils ont alors suspendues en partant, et de continuer le cours de leur vie. L'éventualité de partir vivre à l'étranger¹⁹ n'est pas envisageable pour les backpackers court-terme. En effet, le cadre dans lequel le voyage s'inscrit, c'est-à-dire une courte pause dans le travail ou les études, ne permet pas aux voyageurs de considérer l'idée car les dates de retour sont fixées au préalable. De plus, l'hypothèse de fuite ayant été écartée pour les motifs de départ, il n'y a pas un certain « rejet » du domicile ou des valeurs qui les entourent dans leur pays, ville d'origine, ce qui poursuit le postulat qu'ils ne souhaitent pas s'éloigner de leur vie en Belgique ou en France.

La question des motivations du retour se pose moins étant donné la structure conditionnelle du voyage. Il est alors considéré comme une normalité de rentrer. Le retour est perçu comme une fin préconçue à une expérience de courte durée, dont le voyageur était au courant de la finalité bien avant

¹⁸ On peut imaginer en outre l'institution publique, dans le cas où le voyageur serait un bénéficiaire du chômage professionnel, mais il n'en a pas été le cas dans les rencontres pour ce mémoire.

¹⁹ C'est-à-dire, de s'imaginer s'installer dans le pays visité.

le départ. Le voyageur court-terme « subit » son retour, sans spécialement le remettre en question, de par la conjoncture dans laquelle son voyage s'inscrit.

8.2 Les voyageurs « moyen-long terme »

Le voyageur moyen-long terme effectue son voyage entre deux mois et six mois. Le temps d'acculturation au pays visité est alors plus long que celui du voyageur court terme. Les raisons de départ et de retour s'étendent, bien qu'elles puissent s'entremêler avec les raisons de départ et de retour des voyageurs court terme.

Nous avons pu constater que le voyageur moyen-long terme effectue son voyage dans une période que l'on dénommera « d'entre-deux », et souvent dans un objectif de se centrer sur lui-même, et de « profiter ». En effet, le voyage est programmé après un diplôme, pendant une coupure entre deux choix d'études par exemple, ou après un arrêt d'un contrat de travail. Le voyageur profite dès lors de ce « temps-mort » entre deux périodes de sa vie pour voyager. Ce temps « de pause » sera comme prédéterminé, puisqu'il profitera des vacances scolaires, ou du temps d'arrêt spécifique entre deux objectifs de vie.

Le voyageur moyen-long terme a comme motivations de départ, tout d'abord, le désir de visiter et d'en apprendre sur des nouvelles régions du monde et nouvelles cultures. Cette volonté est alors commune à celle des voyageurs court-terme, mais avec une envie plus approfondie d'en apprendre sur les mœurs et coutumes étrangères de par la longue durée du séjour, et donc, du temps passé sur place. En outre, cette catégorie de voyageurs provient également de l'idée d'approfondir une langue étrangère durant leur voyage. C'est par exemple le cas d'Amélie, Audrey et Justine(b), qui toutes trois souhaitent apprendre ou accroître leurs connaissances en espagnol dans leurs voyages en Amérique Latine, par exemple.

Dans ce type de voyage, le backpacker souhaite alors prendre son temps dans les visites qu'il effectue et désire avoir l'opportunité de passer plusieurs jours dans certains lieux particuliers. Son itinéraire est souvent tracé en avance, mais il se laisse guider par ses envies d'errance également. C'est un voyageur qui a le temps, et qui souhaite le prendre.

En effet, ce voyageur part, en second lieu, dans une optique de développement personnel. C'est l'occasion pour lui d'en apprendre autant sur lui-même que sur le monde. Dans cette période intermédiaire, il fait le point sur son parcours et prend le temps de réfléchir à ses objectifs d'avenir et de potentiellement se réorienter professionnellement, comme nous avons pu le comprendre avec Audrey, qui est partie à la fin de ses études d'anthropologie, et qui est revenue de son voyage avec l'idée de se reconverter dans la photographie. Le voyage s'inscrit dans un moment opportun, où le backpacker peut en profiter et surtout, prendre du temps pour travailler sur son bien-être mental personnel. Pour certains, il est vrai que le voyage à moyen-long terme peut parfois s'inscrire dans un objectif de « *prendre une dernière fois de longues vacances* », comme l'explique Michael. Ils ne savent pas si l'opportunité de ce temps-mort se représentera à nouveau, et donc l'intérêt d'en « *profiter un maximum* » est grand, comme l'exprime Justine(b).

On pourrait également formuler le postulat que ce voyage s'inscrit dans une certaine forme de « crise » scolaire ou professionnelle, en troisième lieu. L'envie de prendre une pause, et de s'éloigner du stress de la vie de tous les jours est assez grande. Sarah(a), comme nous l'avons déjà mentionné, est partie dans l'objectif de prendre du recul par rapport à ses tâches professionnelles. Elle explique que sa créativité était diminuée, et que le besoin de partir s'isoler à l'étranger, pour prendre de l'inspiration ailleurs était nécessaire. Amélie a décidé de partir deux mois, suite à une rupture amoureuse et un bouleversement dans son choix d'études. Les motivations de départ pour les backpackers moyen-long terme répondent, en troisième lieu, à l'hypothèse d'une volonté de changement et de postposer, à courte mesure, certaines obligations professionnelles ou sociales comme par exemple celle de trouver un travail. Par contre, ici, le backpacker ne s'insère pas réellement dans un besoin de fuite identitaire ou sociale, mais plutôt dans un besoin de prendre un « long congé », qui, opportunément, se positionne plutôt bien en termes d'ajustement temporaire.

Le backpacker moyen-long terme, ne souhaite pas non plus modifier son identité, ou exécuter un exercice psychologique sur lui-même. Généralement, il souhaite prendre du temps pour lui, effectuer une pause temporelle et spatiale un peu plus longue qu'à son habitude. Le backpacker moyen-long terme peut également travailler sur place, comme nous l'avons vu avec Sarah(a) qui a pratiqué un volontariat en Israël. Ce type de voyageur est alors fervent d'aventures, de défis et de nouvelles expériences qu'il souhaite tenter avant de reprendre ses routines et habitudes.

Au niveau des raisons de retour, il est en premier lieu intéressant de savoir que la date de retour est généralement fixée en avance. Le backpacker choisit souvent des billets modifiables et annulables, mais il a généralement une idée de la date à laquelle il souhaite rentrer. La première raison du retour du backpacker moyen-long terme est de rentrer pour des obligations scolaires ou professionnelles, tout comme le backpacker court terme. D'une part, certains devront alors reprendre le travail, comme Sarah(a) ou un cursus scolaire, comme Amélie et Justine(b). D'autre part, l'obligation de rentrer pour entamer une carrière professionnelle est alors comprise dans les raisons de retour. En effet, Romain nous explique qu'il s'est octroyé une pause de six mois en Asie du Sud-Est tout de suite après avoir reçu son diplôme universitaire, mais il était nécessaire pour lui de rentrer afin d'entreprendre une carrière professionnelle. Il explique :

« Voyager c'est bien, vraiment... on apprend plein de trucs sur la vie, sur soi-même aussi, sur les autres cultures... je m'en suis mis plein les yeux, et plein la tête ! Mais à un moment donné, il faut aussi redescendre sur terre et puis se trouver un job quoi... Tu ne peux pas vivre du voyage, tu ne peux pas établir des plans de vie sur le long terme en voyageant. Moi, j'avais super fort envie de rentrer pour commencer une nouvelle étape de ma vie, je m'en réjouissais presque ».

Cette pause est alors également fixée et suspendue dans le temps. Les voyageurs savent qu'elle ne durera pas et que des responsabilités les attendent à la maison. Ce voyage s'inscrit dans une coupure brève avec la réalité sociale et le rythme de la vie belge et française. Ils savent alors qu'il y a une certaine continuité

qui est attendue d'eux. Par exemple, s'ils sont diplômés, ils devront trouver un travail à leur retour, si leur contrat à durée déterminée est arrivé à échéance, ils devront alors en trouver un autre. L'hypothèse de retour pour des raisons professionnelles ou scolaires est dans ce cas-ci prédominante.

Ensuite, les backpackers souhaitent rentrer pour des raisons émotionnelles, d'attachement à leur lieu de vie. Les voyageurs « moyen-long terme » ne s'imaginent pas vivre à l'étranger car leurs amitiés et leurs familles ainsi que l'attachement à la culture du pays d'origine est trop forte. Cette raison de retour est alors implicite, et elle constitue plutôt une raison de ne pas prolonger le voyage.

La dernière cause de retour pour cette catégorie de voyageur, ou de non-prolongation du voyage est alors le besoin d'un retour à un certain confort de vie. Le backpacker moyen-long terme éprouve une itinérance assez longue, est souvent amené à être sur la route, à vivre des épreuves morales et physiques qui peuvent parfois être assez contraignantes. Par exemple, Michael nous a alors confié qu'il est retourné un peu plus tôt que prévu de son voyage, car la difficulté à communiquer dans une langue étrangère et la fatigue physique l'ont poussé à écourter son voyage.

Le voyageur moyen-long terme est alors un voyageur qui part pour des raisons d'opportunité temporelle, d'un espacement entre deux périodes sociales de sa vie. C'est dans une période transitoire pour lui qu'il va alors choisir de partir à l'aventure pour découvrir de nouvelles choses, et en apprendre sur le monde. Son retour sera généralement programmé et plutôt bien vécu car il est conditionné à l'idée que son voyage doit s'arrêter pour qu'il puisse entamer les étapes suivantes de son parcours de vie.

8.3. Les voyageurs « long terme »

Les backpackers « long terme » étant majoritaires, ont constitué une grande partie de la recherche empirique de ce travail car ils représentent près de deux tiers des entretiens. Ce sont donc les backpackers qui ont effectué un ou plusieurs voyages dont la durée s'élève à plus de six mois, non accumulés.

Il a été remarqué que, en généralité, ce type de voyageur effectue un travail au minimum une fois sur son séjour à l'étranger, soit en bénévolat ou volontariat, soit avec le Working Holiday Visa valable en Australie et Nouvelle-Zélande. Un voyageur long terme est souvent contraint financièrement de par la longue durée de son voyage, dans le sens où il est probable qu'il ne possède pas les économies nécessaires pour voyager confortablement aussi longtemps. Nous avons eu le cas d'une seule voyageuse long terme qui avait déjà préparé des économies en suffisance pour effectuer son voyage sans qu'elle ne planifie de travailler. Cependant, dans la grande majorité des cas, pour des raisons de sécurité financière, le voyageur favorisera le sacrifice de quelques semaines ou mois de visites pour pouvoir travailler sur place et récupérer un certain capital et confort économique.

Au niveau des motivations de départ, plusieurs raisons ont été regroupées dans la catégorie des backpackers long terme. Il est intéressant, avant tout, de savoir que lorsqu'un voyage de la sorte est prévu, l'individu décide en de quitter toute forme de stabilité qu'il a pu se construire dans son pays d'origine : il décide de quitter son emploi ou son appartement, il arrête potentiellement ses études, ou

décide de ne pas poursuivre une carrière spécifique²⁰. En outre, il peut convenir de mettre en pause, la stabilité d'un parcours de vie professionnel, scolaire ainsi que ses relations sociales et familiales.

Les raisons peuvent alors être de plusieurs ordres. La motivation primordiale est alors celle que nous avons validée dans l'hypothèse d'un besoin de développement personnel en réponse à une crise existentielle. L'individu va se sentir égaré dans sa vie familiale, professionnelle, scolaire, sociale et parfois sentimentale, et il va donc chercher à fuir cette situation pour se concentrer sur son bien-être et son épanouissement interne et individuel. Le voyage est perçu comme une échappatoire à une situation de crise et de mal-être, un remède par rapport à cette situation qui lui est déplaisante et qu'il considère comme non stimulante mentalement. Le voyage s'inscrit presque comme une nécessité. C'est une envie d'établir une coupure, une pause qui lui sera bénéfique et stimulante moralement et qui lui permettra de lui rendre une certaine autonomie, une certaine flexibilité sur ses envies, mais surtout un détachement de sa situation dans laquelle il se sent comme piégé.

Ensuite, il a été remarqué que le backpacker long terme voyage dans une quête identitaire, dans le but de se comprendre, de se définir lui-même en tant qu'individu dans une société qu'il considérera comme étant la sienne. Il souhaite se détacher de cette société qui l'a construit, dans le but de comprendre qui il est lorsqu'il est en dehors de son environnement « confortable » d'habitudes et de rites qui l'ont forgé en tant qu'être humain. Le détachement des valeurs, des coutumes et de son mode de vie quotidien lui permet de s'ajuster, de se redéfinir, de mieux se comprendre, et donc d'évoluer. C'est ce qui s'assimile fortement au rite de passage, mais la volonté de « devenir adulte » ne se retrouve pas dans l'enquête que nous avons menée. Le voyageur part en quête de lui-même car il estime qu'il est préférable de quitter les structures et institutions qui l'ont défini en tant qu'individu pour pouvoir forger lui-même et indépendamment, son propre comportement et sa propre estime de lui.

La troisième raison de départ qui a été notée se situe également dans une continuité d'une construction personnelle et individuelle, et s'insère dans une volonté de s'éloigner de la vie stressante, dans le but d'un souci du « soi ». Certains se voient s'épuiser, se fatiguer psychologiquement et physiquement dans des modes de vie stressants, rythmés par une cadence de travail accélérée. Ils souhaitent établir un temps d'arrêt dans ce rythme qu'ils ne parviennent plus à tenir, et profitent du voyage pour se « ressourcer ».

Ensuite, comme tout voyageur, il a été constaté que le backpacker long terme part dans un but d'apprentissage, que ce soit d'une langue étrangère, souvent l'anglais ou l'espagnol, mais aussi dans le but d'en apprendre sur de nouvelles cultures, d'autres rythmes de modes de vie et de rencontre avec l'autre. Ce type de voyageur souhaite en apprendre sur lui-même également car, comme nous l'avons déjà défini, le voyageur long terme part très souvent dans un objectif de développement personnel. Il souhaite alors se défier, se mettre à l'épreuve pour se surpasser et reconquérir une image valorisante de lui, qui aurait pu être détériorée par le mode de vie parfois stressant qu'il a pu mener avant de partir en

²⁰ Bien que prendre une pause carrière soit possible, nos backpackers long terme qui étaient employés ont ici, décidé de donner leur démission.

voyage. C'est dans un objectif de revalorisation de soi, de son mental et de son intellect que le voyageur long-terme décide de partir.

Enfin, il s'avère que ce genre de voyage s'implante dans un objectif de concrétisation d'un rêve, d'un idéal à atteindre en termes d'accomplissements sur une vie. Plusieurs d'entre eux nous ont confié « *avoir toujours voulu partir loin et longtemps* » et si cet objectif n'est pas atteint en étant « jeunes » ils auront l'impression de passer à côté d'une opportunité, et pourraient alors le regretter. Le voyage est une ambition, un objectif à atteindre avant un certain âge, sans quoi, l'individu ne ressent pas de plénitude dans la réalisation de ses projets de vie.

Les raisons de retour sont alors diverses également. Nous avons, en premier lieu, remarqué l'envie de rentrer pour des besoins personnels de retrouver les relations sociales avec la famille et les amis, et de retrouver les habitudes qui, à un moment donné, avaient besoin d'être quittées. Le domicile est ainsi considéré comme « point d'ancrage ». Le voyageur aura beau le quitter, il reviendra et pensera toujours à cet endroit comme étant « sa maison » et il ne considèrera pas s'établir une vie ailleurs tant l'attachement à « ses racines » est fort.

Ensuite, de nombreux voyageurs reviennent après de longs mois dans l'objectif de construire une carrière professionnelle. Ils estiment que le temps consacré aux « loisirs » est achevé et qu'il est, selon eux, préférable de se construire une vie basée sur une perspective professionnelle, une carrière à proprement parler. Une fois que le voyageur a effectué ce qu'il va appeler « le tour de lui-même » et a achevé sa quête identitaire, ou a estimé qu'il est enfin « prêt » à affronter de nouveau les responsabilités professionnelles et sociales, et est disposé à reprendre un mode de vie basé sur une stabilité physique (à l'inverse de l'itinérance qu'il aura vécu en voyage), il décide de rentrer au domicile.

Enfin, le voyageur long terme choisit de se rapatrier car le manque d'un certain confort et d'une certaine hygiène de vie deviennent trop contraignants et conditionnent alors son état mental. Comme nous l'avons compris, certains rentrent aussi car un manque d'argent se fait ressentir et la fatigue physique et mentale ne leur permet plus de travailler sur place, dans des emplois qui sont souvent intenses physiquement²¹. L'itinérance constante entraîne un éreintement, une exténuation du voyageur. En outre, elle apporte autant son lot d'autonomie que de dépendance car, en effet, certains voyageurs auront alors remarqué qu'ils ne peuvent plus accomplir des « *petites choses de la vie de tous les jours* » qui les rendaient alors fiers, comme par exemple, cuisiner, ou prendre soin de soi.

Bien évidemment, tous les voyageurs long terme ne comptent pas rentrer, c'est le cas de Sarah et Clément, ou encore Mélissa, qui eux, souhaitent s'établir ailleurs, tant ils éprouvent un rejet, un certain dégoût de la culture française et tant ils estiment ne pas avoir « d'attaches » à leur pays.

Les voyageurs long terme constituent un certain paradoxe, dans le sens où ils décident de fuir, de partir pour se libérer d'une lourdeur morale de la société dans laquelle ils s'insèrent, mais leur envie de rentrer retrouver tout ce qu'ils fuyaient est tout aussi forte.

²¹ Les « jobs » effectués sont généralement des emplois qui ne nécessitent aucune qualification, et ceux-ci comprennent souvent les emplois dans des fermes ou dans l'hôtellerie ou cafés, qui sont alors, éprouvants physiquement.

9. Conclusion

Il a été constaté, dans la littérature scientifique, que le backpacking est alors devenu un style de voyage, une culture à part entière. Les voyageurs constituant les individus de cette culture partagent les mêmes valeurs et les mêmes intérêts en ce qui concerne les attentes du voyage (Paris, 2010b). Il est alors difficile de délimiter la frontière entre un backpacker ou un autre car ce ne sont ni les lieux de destination, ni la temporalité qui les désignent, mais plutôt les pratiques qu'ils opèrent durant leurs voyages (Vacher et al., 2013). Les backpackers, de nos jours, s'inscrivent alors dans un concept temporel hypermoderne, ou postmoderne où les nouvelles technologies les entourent et les encadrent dans leur voyage. Ils n'ont plus le sentiment d'être réellement partis à l'étranger, tant l'utilisation des NTIC apporte un sentiment d'ubiquité à ses utilisateurs (Jauréguiberry & Lachance, 2016; Paris, 2010b). C'est dans cette relation au temps hypermoderne que nous nous sommes demandé, sur une analyse multidimensionnelle reprise dans le discours de backpacker, quelles seraient les motivations d'un voyage en sac à dos, qu'elles soient de départ ou de retour.

Les discours narratifs des backpackers sont alors souvent personnels et basés sur leur expérience individuelle, et ce, dans une perspective de développement du « soi », de l'être social (Noy, 2004b). Le voyageur raconte son aventure comme étant gratifiante autant pour son identité personnelle que sociale, tant il aura décuplé d'efforts pour créer une histoire (Desforges, 2000), pour faire de son aventure une pensée et un souvenir qui perpétuera dans sa mémoire, dans son comportement et dans ses agissements.

Tout au long de cet écrit, nous avons donc relevé les différentes motivations des backpackers en termes de départ ou de retour de voyage, et donc les éléments psychosociaux qui motivent à partir et ceux qui motivent à revenir : ce que l'on aurait pu nommer les facteurs « *push and pull* ». Nous avons également délimité les backpackers en trois catégories dépendantes de la durée de séjour, et regroupé les diverses motivations dans ces catégories afin de comprendre le spectre motivationnel du backpacker en fonction de la durée de son séjour.

Nous avons alors constaté que les voyageurs « court terme » décidaient de partir pour généralement des raisons touristiques, avec un certain goût pour l'aventure que l'itinérance en sac à dos peut apporter en s'extirpant d'un certain confort. Il n'y a donc pas concrètement de motivations de retour car ce voyage s'inscrit dans une courte pause où le retour était prédéterminé.

Ensuite, il a été constaté que les voyageurs moyen-long terme se déplacent à l'étranger dans une période intermédiaire, une période de vacuité occupationnelle, dont ils vont profiter pour voyager. Généralement, ils considèrent le voyage comme un bon moyen d'apprentissage en termes culturels mais aussi en termes de développement personnel. Ils rentreront pour des raisons professionnelles mais aussi pour l'attachement qu'ils portent à leur domicile, à leur cercle social et à leur confort de vie.

Enfin, les voyageurs long terme sont ceux qui ont constitué un intérêt tout particulier dans cette recherche, tant on peut y trouver un certain paradoxe dans leurs doubles motivations. En effet, ils quittent généralement une certaine stabilité pour partir à l'aventure, pour des raisons qui s'entremêlent entre la

recherche d'une certaine identité et d'un développement personnel d'une part, et d'autre part une fuite, un rejet d'un certain mode de vie qui leur semble épuisant moralement, ou qui ne correspond pas à leurs valeurs morales. Ils partent alors pour des raisons d'envie de diversité, et d'apprentissage de nouveaux modes de vie et de nouvelles cultures.

Cependant, et c'est là où se place le paradoxe car ils décident de revenir pour retrouver leur ancien confort de vie ainsi que leur domicile, qui lui, constitue pour eux un lieu social et professionnel d'épanouissement personnel sur le long terme. Il était intéressant de se demander pourquoi des motivations aussi fortes de départ existent si, alors, elles s'essouffent quelques – longs – mois après. Nous avons, dans la littérature, pu estimer une réponse potentielle à ce paradoxe. Les auteurs Ting et Kahl (2016) se sont intéressés à la liminalité dans le comportement des backpackers. Ici, il faut se détacher légèrement du concept de « rite de passage » qui explique qu'un individu se voit « grandi » d'une expérience dans le sens « passage à l'âge adulte » car nous n'avons pas pu le retrouver dans nos analyses empiriques. Il faut plutôt considérer ici qu'il se sent « grandi » grâce à un besoin accompli d'un détachement à son expérience de vie personnelle et routinière « subie » chez lui qui, parfois, semble néfaste pour son mental. L'expérience liminale vécue sous forme de voyage est optionnelle mais lorsqu'elle est vécue, elle est considérée comme « un état de suspension » (Ting & Kahl, 2016) du mode de vie routinier.

Le but du voyageur s'établit dans un objectif d'autosatisfaction, en quittant une certaine routine qui est devenue bien trop rythmée et stressante par les utilisations technologiques et le train de vie rapide et spontané dans les communications qu'elles apportent. Ils partent en quête d'une signification intrinsèque d'eux-mêmes et de leur vie, d'une « auto-découverte », et de réponses quant à leur avenir en termes de passion et d'objectifs de vie (Ting & Kahl, 2016). L'individu, à travers le voyage décide de créer sa propre existence, et d'en reprendre le contrôle. Giddens explique que voyager exerce un certain rôle dans « la restauration de la personnalité » d'un individu, et l'aide à se satisfaire de lui-même et de sa propre image qu'il a de lui (Giddens, 1991, dans Ting & Kahl, 2016). L'expérience liminaire que constitue alors le voyage est nécessaire pour l'individu dans le développement de sa personnalité et de son être social.

C'est alors un « jeu psychologique » (Ting & Kahl, 2016), où le voyageur est conscient déjà anticipativement que le voyage apportera des bienfaits sur son état de blocage mental par rapport à son mode de vie routinier. Le voyage permettrait alors à l'individu d'apprendre à se connaître, et à développer l'image qu'il a de lui-même, dans une évolution constante d'une fabrication du « soi » comme étant un être social (Ting & Kahl, 2016).

Le voyage s'inscrit dans un état de suspension de la temporalité (Ting & Kahl, 2016) pour octroyer du temps au développement personnel et bien-être de l'individu, au travers d'aventures, d'expériences qui sont hors-du-commun et qui leur permettent de s'éloigner un peu de leur vie active et des problèmes qu'ils cherchaient à fuir. Le voyage encourage favorablement le backpacker à « se ressaisir psychologiquement », à diminuer d'une certaine façon des aspects de la vie qui le hantaient,

qui le stressaient et qu'il cherchait à fuir. Le backpacker imprègne un autre point de vue du monde et donc de son propre monde lorsqu'il voyage. Ce nouveau point de vue consiste en une approche nouvelle et différente de son ancien mode de vie. Il y a une certaine réjouissance éprouvée à l'idée du retour car d'une certaine manière, il souhaite mettre en place toutes ses nouvelles « défenses », moyens de contrôle, valeurs et conceptions du monde qu'il a pu acquérir durant son séjour à l'étranger, et de les appliquer sur son ancien mode de vie.

Le paradoxe se situant dans le fait qu'il existe un besoin de fuite du voyageur alors qu'apparaît également un besoin de retour pourrait s'expliquer par cette condition de liminalité. Le départ serait alors pré-conditionné mentalement dans l'objectif d'une formation de réponse cognitive qui se créerait lors du voyage. Une fois que le voyageur estime qu'il a vécu assez d'expériences lui permettant de s'établir et de s'identifier, ou simplement de « se retrouver », il considère que son auto-apprentissage de lui-même est terminé, et il se sent prêt, ou non, à reprendre son ancien style de vie, en fonction de l'impact de ses nouvelles valeurs et conceptions sur sa personne. Certains rejeteront leurs anciens modes de vie, d'autre s'y épanouiront.

Nous noterons que la recherche s'inscrit dans une certaine catégorie de backpackers, occidentaux, à savoir des Belges et des Français. Il est important de savoir que les résultats auraient pu être totalement différents si l'échantillonnage l'avait été également. Les résultats sont alors intimement liés aux avis personnels des trente backpackers qui ont participé à l'enquête. En outre, dans le cadre d'inscription de ce travail, la notion de risque, ou d'anxiété (Desforges, 2000) n'a pas été abordée, ni dans la littérature scientifique, ni dans les entretiens. Une approche un peu plus « négative » du voyage aurait peut-être apporté des résultats différents. Par ailleurs, bien qu'une majorité féminine soit à constater dans la recherche empirique, nous n'avons effectué aucune distinction de genre entre les personnes interrogées. La recherche ne s'est pas non plus insérée dans un style de voyage recherchant à faire valoir l'indépendance féminine (Elsrud, 2001). En outre, l'étude, ici, s'étend sur une catégorie particulière d'âge, peut-être, s'intéresser à d'autres tranches d'âges, comme par exemple les moins de 25 ans, ou les plus de 60 ans, amènerait des réponses encore différentes en termes de motivations.

De plus, dans les limites de la recherche, nous n'avons pas souhaité établir de différenciation entre les backpackers. L'idée d'une enquête qualitative concernant la globalité des jeunes backpackers belges et français était désirée, c'est-à-dire sans distinction dans leur mode et pratiques de voyage, comme, par exemple, E. Cohen (2003) l'explique en définissant des classes de backpackers « ruraux » et « urbains ». Se focaliser sur une seule catégorie de backpacker aurait peut-être permis une recherche plus spécifique et plus approfondie sur l'évolution de l'état mental du voyageur. Aussi, une période-clé de durée de voyage n'a été choisie, car l'analyse était portée sur la globalité de l'expérience. Ainsi, se concentrer plus profondément sur l'une d'entre elles aurait probablement pu accentuer l'une ou l'autre découverte. En outre, aucune différence n'a été émise entre les backpackers novices et expérimentés (Jensen & Hjalager, 2018). Nous n'avons également pas considéré l'aide potentielle de compagnies de voyage dans le déroulement des entretiens, ce qui pourrait influencer les réponses également.

La recherche qualitative est à potentiellement à réexaminer car de nombreux auteurs et chercheurs en socio-anthropologie se sont intéressés à la valeur réelle des discours des voyageurs, en la remettant en perspective tant elle paraît biaisée par des effets d'exagération et d'extrapolation favorables envers le locuteur, c'est-à-dire, le backpacker lui-même (Lachance, 2013 ; Noy, 2004b). En effet, il a tendance à se valoriser et à très souvent expliquer les événements comme étant positifs. C'est alors qu'il est intéressant pour le chercheur de parfois prendre de la distance quant à l'implication et à l'impact du discours du backpacker.

Aucune inscription du backpacking dans une perspective post-colonialiste n'a été suggérée dans ce travail, mais pourrait, potentiellement faire preuve d'un nouvel objet d'étude. Par ailleurs, il serait intéressant, dans des perspectives de nouvelles recherches sur le sujet du backpacking de s'intéresser plus en profondeur aux raisons de retour, qui sont encore peu abondantes dans la littérature scientifique, en comparaison aux motivations de départ, dont elle regorge. Enfin, il serait fructueux d'analyser de manière plus spécifique les motivations de backpackers, et ce, en les classant par exemple sous diverses catégories d'âges, d'origines, d'expériences scolaires ou professionnelles, de genres ou encore de pratiques.

10. Bibliographie

- Beck, S. (2018). Déconstruire l'expatriation à la lumière de la diversité des statuts professionnels et des profils sociologiques des enseignants français au Maroc. *Migrations Société*, 174(4), 105-121. doi: 10.3917/migra.174.0105.
- Bernstein, J.D. (2018). Begging to travel: Begpacking in Southeast Asia. *Annals of Tourism Research*. Publication en ligne. doi: 10.1016/j.annals.2018.12.014
- Bourdieu, P. (1984). *Distinction : a social critique of the judgement of taste*. Translated by R. Nice., Harvard University Press Cambridge, Massachusetts. Translation of: La distinction: critique sociale du jugement.
- Calefato, P. (2018). Revêtir le voyage. *Sociétés*, 139(1), 147-153. doi: 10.3917/soc.139.0147.
- Chen, G. & Huang, S. (2016). Toward a theory of backpacker personal development: Cross-cultural validation of the BPD scale. *Tourism Management*, 59, 630-639. doi: 10.1016/j.tourman.2016.09.017
- Cohen, E. (2003). Backpacking: Diversity and Change. *Journal of Tourism and Cultural Change*, 1(2), 95-110. doi: 10.1080/14766820308668162
- Cohen, S. (2010). Re-conceptualising lifestyle travellers: contemporary 'drifters'. Dans K. Hannam & A. Diekmann, (Eds.), *Beyond Backpacker Tourism: Mobilities and Experiences* (pp. 64 – 84). Channel View Publications, Clevedon.
- Cohen, S. (2011). Lifestyle travelers: Backpacking as a way of life. *Annals of Tourism Research*, 38(4), 1535–1555. doi: 10.1016/j.annals.2011.02.002
- Collins-Kreiner, N., Yonay, Y., & Even, M. (2018). Backpacking memories: a retrospective approach to the narratives of young backpackers. *Tourism Recreation Research*, 43(3), 409-412. doi: 10.1080/02508281.2018.1464637
- Constantopoulos, M. (2003). Le souci de soi de Michel Foucault ou comment faire de sa vie une œuvre. *Che vuoi*, 19(1), 203-217. doi: 10.3917/chev.019.0203.
- Courant, S. (2013). Backpackers et carnets de voyage, récit biographique d'une expérience itinérante. *Téoros*, 32(1), 112-121. URL : <http://journals.openedition.org/teoros/2393>
- Cousin, S., & Réau, B. (2016). *Sociologie du tourisme*. Paris : La Découverte.
- Desforges, L. (2000). Traveling the World: Identity and travel biography. *Annals of Tourism Research*, 27(4), 926-945.
- Demers, J. (2012). D'une figure à l'autre. Discussion critique sur l'état de la socio-anthropologie du backpacking. *Sociétés*, 116(2), 85-96. doi: 10.3917/soc.116.0085.

- Dubet, F. (2005). Pour une conception dialogique de l'individu. *EspacesTemps.net*, article en ligne extrait de : <https://www.espacestemp.net/articles/conception-dialogique-individu/>
- Elsrud, T. (2001). Risk creation in traveling: backpacker adventure narration. *Annals of Tourism Research*, 28(3), 597–617.
- Englebert, J. (2016). Postmodernité et psychothérapie : quelques croisements entre les travaux de Sami-Ali et ceux de Deleuze et Foucault. *Psychosomatique relationnelle*, 6(1), 11-28. doi : 10.3917/psyr.006.0011
- Falk, J. H., Ballantyne R., Packer, J., & Benckendorff, P. (2012). Travel and Learning: A Neglected Tourism Research Area. *Annals of Tourism Research*, 39(2), 908-927. doi: 10.1016/j.annals.2011.11.016
- Hedjerassi, N., & Razafindrazaka, F. (2008). SVE : mobilité et construction de soi. *Agora débats/jeunesses*, 50(4), 44-54. doi: 10.3917/agora.050.0044.
- Hottola, P. (2004). Culture confusion: Intercultural Adaptation in Tourism. *Annals of Tourism Research*, 31(2), 447–466. doi: 10.1016/j.annals.2004.01.003
- Jauréguiberry, F., & Lachance, J. (2016). *Le voyageur hypermoderne : Partir dans un monde connecté*. Toulouse, France : ERES. doi: 10.3917/eres.jaure.2016.01.
- Jensen, JM., & Hjalager, A.-M. (2018). Travel motivations of first-time, repeat, and serial backpackers. *Tourism and Hospitality Research*, 1-14. doi: <https://doi.org/10.1177/1467358418781440>
- Lachance, J. (2013). Le rapport à la temporalité du backpacker. *Téoros*, 32(1), 73-79.
- Lachance, J. (2014). De la déconnexion partielle en voyage : l'émergence du voyageur hypermoderne. *Réseaux*, 186(4), 51-76. doi: 10.3917/res.186.0051.
- Larsen, S., Øgaard, T., & Brun, W. (2011). Backpackers and mainstreamers realities and myths. *Annals of Tourism Research*, 38(2), 690–707. doi: 10.1016/j.annals.2011.01.003
- Maoz, D. (2006). Backpackers' motivations: the role of culture and nationality. *Annals of Tourism Research*, 34(1), 122–140. doi: 10.1016/j.annals.2006.07.008
- Noy, C. (2004a). Performing Identity: Touristic Narratives of Self-Change. *Text and Performance Quarterly*, 24(2), 115–138. DOI: 10.1080/1046293042000288353
- Noy, C. (2004b). This trip really changed me: Backpackers' narratives of Self-Change. *Annals of Tourism*, 31(1), 78-102. doi: <https://doi.org/10.1016/j.annals.2003.08.004> A
- O'Regan, M. (2016). A backpacker habitus: the body and dress, embodiment and the self. *Annals of Leisure Research*, 19(3), 329-346. doi: 10.1080/11745398.2016.1159138

- Paris, C. (2010a). Backpackers values and activities: An SEM approach. *Annals of Leisure Research*, 13(1-2), 239-259. doi: 10.1080/11745398.2010.9686846
- Paris, C. (2010b). The Virtualization of Backpacker Culture: Virtual Moorings, Sustained Interactions, and Enhanced Mobilities. Dans K. Hannam & A. Diekmann (Eds.), *Backpacker Tourists: Experiences and Mobilities* (pp.40-63). Channel View Publications, Clevedon.
- Paris, C., & Teye, V. (2010). Backpacker motivations: a travel career approach. *Journal of Hospitality Management and Marketing*, 19(3), 244-259. doi: 10.1080/19368621003591350
- Richards, G. (2015). The new global nomads: Youth travel in a globalising world. *Tourism Recreation Research*, 40(3), 340-352. doi: 10.1080/02508281.2015.1075724
- Tarot, C. (2004). Individu, société et individualismes : Une introduction au débat sociologique. *Essaim*, 12(1), 85-104. doi: 10.3917/ess.012.0085.
- Taylor, C. (1992). *Grandeur et misère de la modernité*. Montréal, Canada : Bellarmin.
- Taylor, C. (2014). La consommation et la radicalisation de la culture moderne de l'authenticité et de l'expressivité. *Revue du MAUSS*, 44(2), 68-74. doi:10.3917/rdm.044.0068.
- Teo, P., & Leong, S. (2006). A postcolonial analysis of backpacking. *Annals of Tourism Research*, 33(1), 109-131. doi: 10.1016/j.annals.2005.05.001
- Ting, A.E. & Kahl, C. (2016). Self Discovery and Backpackers: A conceptual paper about liminal experience. *International Journal of Religious Tourism and Pilgrimage*, 4(1), 49-58. doi:10.21427/D78996
- Tsaur, S.-H., Lin W.-R., & Liu J. S. (2013). Sources of challenge for adventure tourists: Scale development and validation. *Tourism Management*, 38, 85-93. doi: 10.1016/j.tourman.2013.03.004
- Vacher, L., Boulosa-Joly, M., & Lallemand S. (2013). Quoi de neuf chez les routards?. *Téoros*, 32(1). 1-7. Extrait de <http://journals.openedition.org/teoros/2354>
- Vibert, S. (2017). Individualisme sociologique et société individualiste chez Durkheim. *Società Mutamento Politica*, 8(16), 77-92. doi: 10.13128/SMP-21282
- Wilson, J., & Richards, G. (2008). Suspending reality: An exploration of enclaves and the backpacker experience. *Current Issues in Tourism*, 11(2), 187-202. doi: 10.2167/cit371.0

ANNEXE 1 : Exemples types de questions posées dans les entretiens semi-directifs

A. Mise en situation socio-culturelle du backpacker

- Sexe
- Age
- Nationalité
- Situation familiale
- Scolarité orientation scolaire et année de diplôme : quel est le parcours scolaire ?
- Emploi ? (Combien de temps après le diplôme ?)

B. Expérience du backpacking

- Combien de fois ?
- Où ?
- Combien de temps ?
- Seul ou en groupe (amis, famille, conjoint, etc.) ?
- Quel(s) contexte(s) (volontariat, association, etc.) ?
- A quel(s) âge(s) ?
- Le ou les voyages étai(en)t perçus comme un ou des évènement(s) positif(s) ou négatif(s) ? – Pourquoi ?

C. Raisons du départ

- A quel âge êtes-vous parti(e) pour la première fois ?
- Dans quels buts ? (Exemple : rencontrer gens, se développer, grandir, évoluer, (se) prouver quelque chose, apprendre une langue, trouver un métier à l'étranger, tourisme, etc.)
- Qu'est-ce qui vous en a donné l'idée ? (Exemple : parents, famille, amis, films, blogs, livres, événements culturels, rencontres sociales, inspiration autre ?)
- Qu'avez-vous dû préparer ? Quels achats en particulier avez-vous dû faire avant de partir ? (Kit survie, matériel électronique spécifique, vêtements particuliers ?)

D. Sur place

- Quel rythme (prendre son temps ou faire le plus de choses possible) ?
- Quelles attentes ? (Itinéraire défini et précis ou non ?)
- Quels étaient les contacts avec les locaux et les autres backpackers ?
- Avez-vous pu ressentir ce qu'on pourrait définir comme une « confusion culturelle », qu'elle soit positivement perçue, ou non ?
- Avez-vous pu vous déconnecter, vivre pour soi ? Ou étiez-vous dans des rythmes spécifiques ?
- Avez-vous tenu un carnet de voyage, un blog, une page Instagram ou Facebook ? Si oui, dans quel but ?

- Quels étaient (/sont) vos rapports avec le téléphone (smartphone) en voyage de type backpacking ? – Si utilisation il y a(vait), est-ce/était-ce pour : garder contact avec famille, amis ou backpackers et rencontres sur place ?
- Quels étaient (/sont) vos rapports avec les autres NTIC en voyage de type backpacking ? (Les NTIC comprennent l'appareil photo et GoPro, tablette, ordinateur) ? Si utilisation il y a(vait), dans quels buts ?
- Comment voyagez-vous ? Achetez-vous des guides touristiques, bouche à oreille, blogs, autre ?
- Quels logements utilisez-vous ?
- Travaillez-vous sur place ?
- Avez-vous effectué des changements de plans de voyage ? (Comme par exemple, rentrer plus tôt ou plus tard que prévu, changer d'itinéraire)
- Si plusieurs voyages : quelle fréquence préférez-vous ? 15 jours / 1 mois / 3 mois / plus ?

E. En rentrant ?

- Pourquoi êtes-vous rentré(e) ? Pourquoi ne pas avoir prolongé le voyage ?
- Avez-vous pensé à partir vivre là-bas ? Quelles sont les aspects qui vous réfrènent, quels sont ceux qui vous attirent dans l'idée de déménager à l'étranger ?
- Qu'avez-vous fait en rentrant ?
- Avez-vous pu ressentir une sensation d'accomplissement de vos volontés et besoins de départ initiaux ?
- Vous sentiez-vous changé, évolué, au retour ? Et maintenant, ce sentiment est-il toujours le même ?

F. A refaire ?

- Avez-vous envie de voyager plus ?
- Qu'est-ce qui vous empêche de continuer à voyager ?
- Sauriez-vous effectuer un travail rétrospectif sur l'expérience de backpacking ? Quelles conclusions ou généralités pouvez-vous en tirer ? En termes personnels et/ou généraux.
- Vous sentez-vous l'âme d'un backpacker encore maintenant ?
- Sauriez-vous retourner à un tourisme plage, valise, hôtel et visites guidées ?
- Avez-vous rejoint des communautés de backpacker ?
- Quelle partie du voyage avez-vous préférée ?

G. Avis sur la société occidentale

Mise en garde explicitée : « Cette partie du questionnaire peut paraître très orientée, il serait demandé que vous y répondiez avec la plus grande honnêteté spontanée possible. Si les idées évoquées ici ne vous ont pas traversé l'esprit dans le cadre du backpacking, il est tout aussi intéressant de l'apprendre. »

- Que pensez-vous de la société dans laquelle nous vivons, maintenant que vous avez pu élargir vos horizons sur de nouvelles cultures (qui peuvent parfois s'éloigner du néo-libéralisme / capitalisme) ?
- Pourriez-vous penser que votre voyage s'inscrit dans un besoin d'isolement, ou de critique, face à la société dans laquelle nous vivons ? Ou était-ce un projet personnel ?
- Vous sentez-vous stressé(e) dans la vie de tous les jours ? Ou êtes-vous plutôt une personne qui relativise ? Dans quelle mesure le voyage a agi sur votre stress et sur votre personnalité ?

ANNEXE 2 : Inventaire des backpackers interrogés dans le cadre de ce mémoire

PRENOM	AGE	NATIONALITE	PAYS / CONTINENT(S) EXPLORE(S)	NOMBRE TOTAL DE MOIS PASSES A L'ETRANGER (Périodiquement pour un total de)	TRAVAIL SUR PLACE (comprenant Working Visa, volontariat, bénévolat)
Aby	30	Belge	Philippines, France, Lituanie	2 mois	Non
Amanda	24	Belge	Sri Lanka, Ile Maurice	2 mois	Non
Amélie	25	Belge	Amérique Centrale	2 mois	Non
Arnaud	26	Belge	Amérique Latine	3 mois	Non
Audrey	28	Belge	Amérique Latine	6 mois	Non
Aurélie	32	Française	Asie du Sud-Est, Amérique Latine, Océanie, Afrique, Europe, Inde, Népal, Papouasie Nouvelle-Guinée	+ de 36 mois	Oui
Clément	27	Française	Australie, Nouvelle- Zélande, Asie du Sud-Est	36 mois	Oui
Clémentine	29	Belge	Nouvelle-Zélande	7 mois	Oui
Cindy	27	Belge	Asie du Sud-Est	6 mois	Non
David	29	Franco-Suisse	Amérique Latine, Asie du Sud-Est	5 mois	Non
Eloïse	25	Belge	Nouvelle-Zélande	12 mois	Oui
Emilie	30	Belge	Nouvelle-Zélande	7 mois	Oui

Florine	26	Belge	Australie et Asie du Sud-Est	8 mois	Oui
Jérémy	29	Belge	Australie, Nouvelle-Zélande, Asie du Sud	36 mois	Oui
Jordan	25	Française	Tous les continents à l'exception de l'Amérique du Sud	Indéfinissable	Oui
Julie	25	Française	Asie du Sud-Est	12 mois	Oui
Justine (a)	24	Française	Australie	11 mois	Oui
Justine (b)	26	Belge	Amérique Latine	2 mois	Non
Maeva	31	Française	Côte d'Ivoire, Guadeloupe, Nouvelle-Zélande, Australie, Asie du Sud-Est, Canada	20 mois accumulés	Oui
Manuel	30	Belge	Asie du Sud-Est	9 mois	Oui
Marie	24	Française	Australie, Asie du Sud-Est, Japon, Nouvelle-Zélande	10 mois	Oui
Marine	30	Belge	Asie et Amérique Latine	15 mois	Non
Mélissa	28	Française	Australie, Sri Lanka, Nouvelle-Zélande, Togo	16 mois accumulés	Oui
Michael	27	Belge	Europe de l'Est	3 mois	Non
Max	28	Franco-Suisse	Nouvelle-Zélande	9 mois	Oui
Maxime	26	Française	Asie du Sud-Est, Australie, Japon et Nouvelle-Zélande	10 mois	Oui
Renaud	28	Belge	Nouvelle-Zélande	12 mois	Oui

Romain	26	Belge	Asie du Sud-Est	5 mois	Non
Sarah (a)	28	Belge	Israël	2 mois	Oui
Sarah (b)	25	Française	Australie, Nouvelle-Zélande, Asie du Sud-Est	36 mois	Oui